

André Sirtes est né en 1935 à Budapest. Avec son frère Miklos, de deux ans plus jeune, et ses proches, il a commencé à ressentir la politique de plus en plus imprégnée d'antisémitisme du gouvernement hongrois. Son père a été contraint au travail militaire forcé en 1941 et a perdu la vie en Ukraine début 1943. Sa mère a été emprisonnée après l'occupation allemande du pays en 1944 et déportée en Allemagne. Elle a survécu à la libération du camp de concentration de Dachau en mai 1945. André Sirtes et son frère ont survécu avec beaucoup de chance la persécution meurtrière des Juifs par les Croix-Fléchées hongroises durant l'hiver 1944–1945. Les deux frères ont retrouvé leur mère en août 1945. La reconstitution d'une existence sûre dans la Hongrie communiste de l'après-guerre s'est révélée très difficile. L'antisémitisme hongrois est resté très virulent. André Sirtes a ainsi fui en Suisse via l'Autriche fin 1956, après l'insurrection hongroise. Il a vécu à Emmenbrücke jusqu'à sa mort en 2015.

En chemin

ANDRÉ SIRTES

Mémoires de survivants de l'Holocauste



ANDRÉ SIRTES

En chemin

ANDRÉ SIRTES

En chemin

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLocauste»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009 – 2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 14 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

André Sirtes

Photos

André Sirtes

Titre original

Unterwegs (2014)

Traduction

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI),
traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DFI).

Premier tirage

2017

La crise	7
<hr/>	
Des nuages noirs s'amoncellent	10
<hr/>	
Mais combien de temps cela va-t-il encore durer?	11
<hr/>	
La guerre	13
<hr/>	
Les grands bouleversements	34
<hr/>	
À l'aube d'une nouvelle vie	54
<hr/>	
Le chemin de la reconstruction	59
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	64

«*Mais combien de temps
cela va-t-il encore durer?*»

ANDRÉ SIRTES

EN CHEMIN

LA CRISE

Si les historiens avaient relaté sur le moment les événements de 1929 et des années qui ont suivi, ils auraient certainement dû écrire en lettres minuscules, car ils n'auraient pu se permettre de gaspiller l'encre avec des majuscules. Ces années ont été terribles. Des centaines, des milliers de riches ont perdu leur fortune et tous leurs biens. Les pauvres, quant à eux, sont devenus encore plus pauvres. Ceux qui n'avaient pas perdu leur poste et pouvaient encore aller travailler faisaient partie des chanceux. Chômage, faim, désespoir et pessimisme s'étaient abattus sur le monde entier, en Europe comme partout ailleurs. La Hongrie ne faisait pas exception.

Ceux qui se sont mariés durant ces années étaient soit d'indécrottables optimistes, soit très amoureux! Gyuri et Annus Kalmár, qui se sont unis en 1930, étaient à la fois l'un et l'autre. Tout comme mes parents, qui se sont mariés le 21 août 1932 à la synagogue de Bethlen tér. Ce fut un grand mariage, car les familles des deux côtés étaient nombreuses.

Pendant qu'à Budapest, ces jeunes gens s'employaient à fonder une famille – un projet qui, avec leur mariage, était déjà en bonne voie –, d'énormes et inquiétants nuages noirs s'amoncelaient à des milliers de kilomètres plus à l'ouest. À l'époque, personne ne voyait, ou du moins ne voulait voir, que ces nuages menaçaient d'engendrer des pluies acides, qui se transformeraient en tempête... pour finir en ouragan. Et que lorsque cet ouragan soufflerait et mugirait, il balaierait tout sur son passage. Même si personne ne croyait cela possible.

Malgré les nombreux cadeaux de mariage qu'ils avaient reçus, mes parents ne possédaient rien. Leurs revenus ne leur autorisaient aucun luxe. Ils avaient tout juste les moyens de louer un petit appartement à la Josika-

Strasse¹, mais même cela, ils n'ont pas pu se le permettre bien longtemps. Ils ont alors déménagé dans un logement meilleur marché à la Csengeri-Strasse, puis à la Akácza-Strasse, puis finalement au 82 de la Dob-Strasse, dans la cuisine du logement d'une pièce de ma grand-mère. Là au moins, ils n'avaient qu'un demi-loyer à payer. Ils dormaient sur un lit pliant en fer, ce qui, à leur âge, ne leur posait bien sûr aucun problème. Le soir ils déplaient le lit, transformant ainsi la pièce en chambre à coucher, et le matin ils le rabattaient, redonnant à l'espace sa vocation première de cuisine. Mes parents adoraient les enfants et rêvaient tous deux de fonder une grande famille. Mais les rêves sont une chose et la réalité en est une autre. Ma mère ne parvenant pas à tomber enceinte, ils ont reporté tout leur amour sur le jeune fils de Gyuri et Annus Kalmár, né le 16 juillet 1932, faute d'avoir un enfant à eux. Ils passaient tout leur temps libre chez les Kalmár ou prenaient le petit Tibi chez eux.

Berlin, 1933: les nazis brûlent 30 000 livres sur la Place de l'Opéra. Ils ont condamné les ouvrages écrits par les marxistes, les bolchéviques et les Juifs et les détruisent dans d'immenses autodafés. Le grand écrivain juif allemand Heinrich Heine a dit, il y a plusieurs dizaines d'années: «Ce n'était que le début. Quand on brûle des livres, on finit par brûler des hommes.»

Le traitement hormonal de ma mère a finalement été couronné de succès. Je suis né le 10 février 1935, par un froid glacial. On m'a nommé le huitième jour après ma naissance, comme tous les enfants mâles de confession juive accueillis dans l'alliance d'Abraham. J'ai reçu le prénom hongrois d'Endre et le nom hébreu d'Arje ben Simon Halevi, d'après mon grand-père Stern. Mon père a apporté à ma mère un magnifique bouquet de roses rouges à la maternité de la Szövetség-Strasse. Le lendemain, les fleurs, que l'on avait déposées sur le rebord de la fenêtre, avaient complètement gelé.

On dit que j'étais un beau bébé potelé aux épais cheveux noirs. *Quand je me regarde dans le miroir aujourd'hui, je cherche en vain ces cheveux noirs et ces rondeurs... Mais il est vrai que cette époque-là ne date pas d'hier.*

¹ Les noms des artères de Budapest de l'édition originale allemande ont été conservés ici.

J'ai aussi emménagé au 82 de la Dob-Strasse et y ai passé mes premières années, à jouer dans le corridor. Ma grand-mère, mes oncles Tibi et Pali m'ont gâté et entouré de beaucoup d'amour. Pali, en particulier, était très fier d'être devenu oncle à 15 ans grâce à moi. En vivant chez ma grand-mère, mon père et ma mère sont parvenus à mettre un peu d'argent de côté. Ils ont pu songer à devenir indépendants, en montant leur propre affaire. En août 1935, mon père a ouvert, avec son collègue Károly Kaposy, un atelier de blanchisserie et de teinturerie au 33 de la Pannónia-Strasse. Cette rue, au bout du quartier de Leopoldstadt, était autrefois excentrée, raison pour laquelle ils ont pu se permettre de louer cet atelier – une simple cave en réalité. Ils n'avaient du travail que s'ils allaient chercher eux-mêmes les effets à nettoyer et les ramenaient ensuite à leur propriétaire. La première année a été très dure, comme toujours lorsqu'on monte un commerce. Progressivement, la ville a commencé à s'étendre et le quartier de Leopoldstadt à accueillir un nombre croissant d'habitants. La plupart étaient des Juifs de Budapest, ce qui s'est révélé très bon pour les affaires. La petite blanchisserie a réalisé ses premiers bénéfices.

En 1935, l'Allemagne nazie promulgue les «lois raciales» de Nuremberg.

Kaposy, le partenaire de mon père, a subitement annoncé qu'il souhaitait se retirer de l'affaire, qui demandait trop de travail pour trop peu de recettes, et à qui il ne prédisait aucun avenir. Mon père a dû prendre un crédit pour lui rembourser sa part, ce qui, avec son commerce encore fragile, a manqué de peu de le conduire à la faillite. Mes parents se sont à nouveau retrouvés au point de départ. Mais mon père n'a pas baissé les bras. Il pouvait enfin écrire sur l'enseigne de son commerce:

STERN KAROLY – TEINTURERIE ET NETTOYAGE
CHIMIQUE

Après l'adoption des lois raciales, des flots de réfugiés juifs déferlent en Hongrie en provenance d'Allemagne. Pensant naïvement qu'ils y seraient mieux lotis.

DES NUAGES NOIRS S'AMONCÈLENT

Les affaires se sont améliorées. La réputation de l'entreprise Stern, sa ponctualité et son travail impeccable se sont répandus de bouche à oreille. Mon père n'était plus obligé de courir après le travail: on venait désormais à lui. Le local a été pourvu d'une galerie supérieure, où un comptoir permettait d'accueillir les clients, tandis que l'atelier, désormais bien équipé, occupait l'arrière-boutique dans la partie inférieure. Ma mère devait de plus en plus aider à la blanchisserie pour que mon père puisse travailler à l'arrière sans être dérangé. Bientôt, il a fallu trouver de l'aide pour le nettoyage et le repassage. Un couple très aimable, les Beér, a répondu à l'annonce parue dans le journal. Ils ont été embauchés et se sont révélés un véritable cadeau du ciel, comme les événements allaient le montrer bien des années plus tard. Oncle Beér, que nous autres enfants aimions beaucoup, aidait mon père au nettoyage. Et tante Beér, qui était aussi une cuisinière hors pair, s'occupait du repassage. Cette nouvelle organisation a permis de soulager ma mère, qui a pu à nouveau songer à agrandir la famille. Mon frère Miklós, Pinchas ben Simon Halevi, est né le 2 mai 1937. C'était un bébé adorable, blond aux yeux bleus. Gyula Weisz, le fils aîné de la tante de mon père, Elsa, a été choisi comme *sandak*. Je me suis beaucoup réjoui de l'arrivée de mon petit frère, que je pourrais câliner et avec qui je pourrais jouer ou... me chamailler.

En Palestine, des combats sanglants opposent Arabes et Juifs.

Avec deux enfants en bas âge, il devenait urgent de trouver un logement plus grand. Nous avons déménagé au 53 de la Visegrád-Strasse, une rue proche de la blanchisserie, ce qui simplifiait considérablement les trajets. Ma mère a dû continuer à donner un coup de main au commerce mais, pour que nous n'y passions pas tout notre temps, mes parents ont engagé une jeune fille très jolie et très douce, originaire de Transylvanie, pour nous garder et tenir la maison. L'après-midi, nous nous rendions avec Irenchen au magasin et semions la pagaille parmi les passants avec

nos trottinettes. Nous dévalions comme des fous la Pannónia-Strasse sur ces engins, inconscients de ce qui se tramait dans le monde. Entourés de nos parents, nous vivions une enfance insouciante.

MAIS COMBIEN DE TEMPS CELA VA-T-IL ENCORE DURER?

Les événements se précipitent. En 1938, la Hongrie promulgue des «Lois juives» antisémites. Hitler annexe l'Autriche, puis les Sudètes, tandis que Staline s'octroie une généreuse portion de la Pologne. Le 9 novembre, c'est la Nuit de cristal. Les synagogues sont en flammes. Les commerces juifs sont pillés et complètement dévastés. Des Juifs sont battus et humiliés en pleine rue... et déportés.

La situation financière de mes parents s'améliorait de jour en jour. Ils se sont laissé convaincre par leurs amis les Morá de s'inscrire dans un club de tennis, où ils jouaient pendant que nous nous amusions avec leurs enfants, Pityu et Zsuzsi. Indépendamment de l'amélioration de nos finances, mon père, qui connaissait bien le Hongrois moyen, pressentait que les Juifs ne seraient pas mieux traités ici qu'ailleurs – bien au contraire. En secret, pour que ma mère n'en sût rien, il s'est procuré des passeports pour sa petite famille en vue d'émigrer à Madagascar. Il aspirait à une vie tranquille et à un avenir sûr pour ses fils. À Madagascar, c'était l'été toute l'année et les gens portaient en permanence des vêtements clairs ou blancs. Mon père estimait donc qu'en ouvrant une blanchisserie, il aurait toujours du travail et pourrait élever ses enfants dignement et en paix. Ses projets se sont toutefois heurtés à une fin de non-recevoir de la part de ma mère: il était hors de question pour elle de laisser sa mère et le reste de sa famille à Budapest.

Quelle erreur naïve, impardonnable et irréparable...

Mon père nous consacrait tout son temps libre, comme s'il pressentait que cette période n'allait pas durer. Chaque jour après le travail, il se cou-

lait un bain dans un énorme baquet au fond de l'atelier. Dès que nous voyions ces préparatifs, nous nous déshabillions aussitôt et sautions nous aussi dans le baquet. Ces moments où nous nous baignions tous les trois avec mon père comptent parmi mes souvenirs favoris des années que nous avons vécues avec lui. Mais ce que nous préférions, c'était le dimanche. Le printemps et l'automne, nous partions en excursion. Mon père allait chercher le «petit» Tibor pour qu'il passe la nuit chez nous et, tôt le lendemain, il emballait des provisions, des ballons et des jouets dans son gros sac à dos et nous partions pour les collines de Buda. Ces journées mémorables resteront gravées dans mon cœur à jamais. L'hiver, nos dimanches étaient consacrés aux visites culturelles: musées nationaux, musées des transports et musées des beaux-arts. Mon père connaissait tout et savait tout nous expliquer. Il n'y avait pas une question à laquelle il ne prenne patiemment le temps de nous répondre – et pourtant, nous en avions en réserve! Au début de chaque été, mon père nous envoyait chez le coiffeur pour nous faire raser la tête. «Ça renforce les cheveux!», nous disait-il. Une fois, le coiffeur nous a tondus, mais en laissant une petite touffe de cheveux sur le haut de la tête:

«Si je vous laisse les cheveux comme ça, vous n'aurez même pas besoin de porter la calotte juive.» L'antisémitisme latent de cette remarque nous a échappé et nous n'avons pas bien compris pourquoi notre père, lorsque nous lui avons raconté l'épisode, ne nous a plus envoyés chez ce coiffeur.

L'été avait un goût de paradis. Toute la famille – les Stern, les Schwarz et les Kalmár – louait une petite maison de vacances à Római-part, au bord du Danube. Nous autres enfants, confiés à la garde des grands-mères Schwarz et Stern et de la tante Rosa, pouvions profiter des joies de l'été. Les adultes nous rejoignaient en fin de semaine: papa, maman, Tibi, Pali, oncle Gyuri, tante Annus et oncle Mano (le mari de tante Rosa). Les grands-mères se mettaient alors aux fourneaux et rivalisaient d'ardeur pour nous préparer des quantités phénoménales de nourriture. Mon Dieu... un merveilleux défilé de *knoedel*, de *mohnnudel* et de foie gras; aujourd'hui encore, j'en ai l'eau à la bouche rien que d'y penser.

Le monde entier était en ébullition et nous, heureux et insouciantes, mangions et faisons trempette dans le Danube, avec toute la famille. À cette époque, personne ne manquait encore à l'appel... Quand j'y repense, les vers d'un poète juif hongrois me viennent à l'esprit. Composé en 1882, son poème n'a hélas rien perdu de son actualité.

Kiss Jozsef: Az ár ellen

Felhögömol az éj felett – Virraszt-e Isten odafenn? Ne kérdezd tölem-nem tudom, Eredj aludni, gyermekem!

Zord századokból éji rém Jár szerte a föld kerekén, Szemében máglyafény lobog, Lehet, ide is bekopog... Eredj aludni, gyermekem! Országról jár országra szét,

Miként a pestis – utja vész; Meghal nyomán az irgalom S elveszti ösjoját az ész. Téboly dühöng fent és alant. Megszáll boldog boldogtalant S az emberből, kit elragad, Csupán a puszta név marad... Eredj aludni, gyermekem!

Face à la tempête: des nuages s'amoncellent au firmament

Dieu veille-t-il de là-haut? Je n'en sais rien, mon enfant, dors. Un cauchemar nocturne né de peurs séculaires hante la surface de la Terre, le feu du bûcher flamboie dans son regard, peut-être frapperait-il aussi à notre porte? Dors, mon enfant.

Il erre de pays en pays, imprévisible comme la peste; la compassion s'éteint dans son sillon et la raison s'y perd à jamais. La folie se déchaîne de toutes parts. Heureux ou malheureux, chacun est infesté, et de ceux qu'il entraîne il ne reste que le nom. Dors, mon enfant.

LA GUERRE

En septembre 1939, Hitler attaque et envahit la Pologne. Ainsi commence la Seconde Guerre mondiale, dont personne ne peut encore prédire la terrible issue.

Comme chaque garçon juif de bonne éducation, je suis entré à l'école maternelle anglaise de la Sziget-Strasse. Outre quelques notions élémén-

taires de la langue de Shakespeare, j'y ai appris les claquettes. Mon père ne manquait jamais de vanter mes talents de danseur et chaque fois que nous recevions, on me faisait monter sur la table pour que je fasse une démonstration. Je ne me rebiffais jamais, car j'aimais être au centre de l'attention. La guerre: qu'est-ce que j'y connaissais... J'avais d'autres préoccupations bien plus importantes. Par exemple, ce que j'allais recevoir à Noël. Étant juifs, nous n'avions pas de sapin. Mais mes parents veillaient toujours à ce que je n'aie pas le cœur gros en voyant mes amis recevoir des cadeaux. À Noël, nous nous rendions toujours à Zúgló, chez mon oncle Bandi et ma tante Irma, qui étaient de bons amis de mes parents. Ils avaient absolument voulu être mes sandaks, mes parrain et marraine de baptême. Endre Fehér, dont je porte le prénom, était un producteur juif très fortuné des studios de cinéma Hunnia. Tante Irma était la fille des Rittberger, les voisins de ma grand-mère, et avait grandi avec ma mère au 3^e étage du 82 de la Dob-Strasse. Elle était mince et d'une beauté renversante. Avant de se marier, elle avait été mannequin. On fêtait Noël chez tante Irma car ils étaient chrétiens, et nos cadeaux nous attendaient donc sous leur sapin, à côté de ceux de leur fille Veronika.

En 1940, un nouveau bébé est venu agrandir notre famille, mon cousin Evi Kalmár.

Nous sommes en 1940. La Pologne est aux mains des Allemands. À Paris, le drapeau à croix gammée flotte sur la tour Eiffel. La Belgique a capitulé. La Hongrie promulgue la troisième Loi juive. On introduit le travail forcé.

Mon cerveau s'anime et j'essaie de me souvenir. Ma mère est étendue sur une chaise longue, au fond de l'atelier. Je ne distingue pas bien son visage car elle ne nous laisse pas approcher pour que nous ne voyions pas combien elle souffre. La douleur déforme les traits de son visage, mais elle garde ses gémissements pour elle. Mon père contemple impuissant sa souffrance. Elle supporte ses douleurs durant des jours jusqu'à ce qu'elle écoute enfin mon père et se rende chez le médecin. Elle est immédiatement opérée pour des calculs biliaires.

On nous a confiés à notre grand-mère, ce qui nous a beaucoup réjouis. Chez elle, nous étions comme des coqs en pâte. Le soir, à l'heure du coucher, elle déposait au fond de notre lit une briquette chaude enveloppée dans un linge pour que nous n'ayons pas froid aux pieds. Et avant d'aller au lit, nous nous blottissions auprès d'elle tandis qu'elle nous racontait des histoires. Le matin, nous étions réveillés par une délicieuse odeur de chocolat chaud et de gâteau. Après la toilette, elle nous enduisait les cheveux de brillantine et nous aspergeait de divers parfums. Oncle Pali était droguiste et toute la maison était remplie de crèmes et de parfums qu'il fabriquait lui-même. Ces années ont été merveilleuses. Nous avons absolument tout: des parents aimants, des grands-mères, des oncles et tantes, des cousins et cousines, des jouets, de beaux vêtements, de la bonne nourriture et des vacances d'été. Même lorsque mon père a été astreint aux travaux forcés, cela ne nous a pas semblé la fin du monde. C'était même une jolie excursion d'aller lui rendre visite à Jászberény. Pali aussi avait fière allure comme soldat. Pour nous, tout cela était nouveau et très intéressant.

Quelques semaines plus tard, mon père est rentré à la maison et, comme si rien ne s'était passé, la vie a repris son cours comme avant.

En juin 1941, la Wehrmacht attaque l'Union soviétique. Horthy, régent de Hongrie, garantit à Hitler la fidélité et le soutien de la Hongrie. La «solution finale» commence, avec des exécutions de masse et des camps d'extermination.

C'est la mobilisation. Réquisitionné pour du travail forcé, le Juif Károly Stern, membre de la compagnie 109/11, doit se présenter dans les 24 heures.

À l'aube d'un froid matin de novembre 1942, nous avons pris congé de mon père. Il portait les pantalons au genou qu'il avait toujours lors de nos excursions et un pull-over chaud, ainsi qu'un énorme sac à dos. Il m'a attiré vers lui, serré fort et longuement embrassé. Comme s'il pressentait que c'était la dernière fois. À nos yeux d'enfants, tout cela n'avait rien de bien dramatique. Nous pensions qu'il s'agissait de nouveau d'une parenthèse

comme celle de Jászberény. En regardant ma mère, j'ai été pris d'un étrange sentiment. Après que mon père l'a enlacée et embrassée, il s'est tourné vers moi :

«Bandi, maintenant, c'est toi l'homme de la maison. Sois malin, comporte-toi bien et veille sur ta mère et le petit Miklós.» Pour la première fois de ma courte vie, j'ai été parcouru d'un affreux sentiment... J'avais la gorge nouée... Mais je ne pouvais pas pleurer... J'étais gelé, malgré mes vêtements chauds.

Aujourd'hui, je sais. C'était l'ange de la mort qui tournoyait dans la pièce.

Le jour a percé à travers la fenêtre. Miki dormait paisiblement à côté de moi. J'ai encore entendu les pleurs silencieux de ma mère, puis je me suis endormi malgré tout.

J'aimais bien aller à l'école et j'étais bon élève. L'enseignement religieux me plaisait tout particulièrement, car il avait quelque chose de mystique. Les lettres hébraïques, Abraham et Sarah, le sacrifice d'Isaac, Jacob et ses douze fils. J'y ai appris ce que signifiaient *brit milah*, *bar-mitsva*, *chasene*. Tout cela m'intéressait beaucoup. J'ai pris conscience de ce que voulait dire «être Juif». Jusqu'alors, je n'avais connu que la veillée du *Séder*, à la fête de *Pessa'h*, où l'on devait chanter les *Ma nishtana*, et le *Yom Kippour*, où les adultes jeûnaient, mais pas les enfants. J'entendais dire que les Juifs n'avaient pas le droit de faire ceci ni cela. Pourquoi, je l'ignorais. Et lorsque je posais la question, on me répondait inlassablement : «Tu le sauras quand tu seras grand.»

Mais finalement, je n'ai pas dû attendre d'être aussi grand que cela pour le savoir.

Nous recevions peu de nouvelles de mon père. Dans sa dernière lettre, écrite de Gödöllő, il nous annonçait qu'ils «allaient [l']emmener vers l'Est.». En janvier 1943, alors que nous rentrions à la maison depuis la blanchisserie, nous avons trouvé une lettre officielle sur le sol, que le fac-



Portrait de famille, vers 1941 (de g. à d. Nikolaus Sirtes (né en 1937), Margrit Stern-Sirtes (1911–1978), André Sirtes (1935–2015), Karl Stern-Sirtes (1904–1943).



Visite au père à Gödöllő, vers 1941.



Nikolaus et André Sirtes, vers 1940.



André et Nikolaus Sirtes, Budapest, vers 1943.

teur y avait jetée. Ma mère a ouvert l'enveloppe nerveusement, les mains tremblantes. Elle a pâli et s'est laissé tomber sur une chaise, le visage d'un blanc cadavérique. Elle a relu les lignes encore et encore. C'était comme si elle ne parvenait pas à comprendre. Puis elle s'est effondrée, le regard dans le vide. La lettre lui a échappé des mains et c'est alors que j'ai pu la ramasser et la lire. C'était une notification du ministère de la guerre. «Madame, nous vous informons par la présente que votre époux, Károly Stern, a disparu en janvier 1943 en Ukraine.» C'était une froide soirée d'hiver. Sans mot dire, nous avons pris place à table pour le repas. Kati, notre nouvelle bonne de Transylvanie, qui faisait partie de la famille, pleurait en silence. Seuls mon frère et moi avons pu avaler quelque chose. Ma mère et Kati «n'avaient pas faim.» Quelques jours plus tard, ma grand-mère a reçu la même nouvelle pour Pali.

À Stalingrad, les Allemands subissent une grosse défaite. Suite à l'attaque japonaise de Pearl Harbor, les États-Unis entrent en guerre. Les troupes allemandes battent en retraite. Le Troisième Reich commence à se lézarder.

Nous, les enfants, n'avions rien d'autre à faire que d'aller à l'école. Miki aussi, qui a commencé la maternelle en septembre 1943. Mais même nous, nous sentions que quelque chose clochait. Les gens ne riaient plus autant qu'avant. Sur le visage soucieux de ma mère ne se dessinait plus aucun sourire. Ainsi s'est déroulée l'année 1943. Les plus perspicaces présentaient déjà que la situation allait encore empirer. Mais même eux, dans leurs pires cauchemars, n'auraient pu s'imaginer ce qui nous attendait.

Mais comment auraient-ils pu l'imaginer? Comment un esprit civilisé, pétri de culture européenne, aurait-il pu se représenter les horreurs qui allaient se produire ici?

À présent, ma mère aussi se rendait compte que la vie des Juifs devenait de plus en plus difficile et dangereuse. Comme beaucoup, elle cherchait à nous mettre en sécurité, et pensait que nous survivrions plus facilement en renonçant à notre foi juive et en adoptant la religion réformée.

Dans les familles sans père, l'accord des enfants, même mineurs, était légalement nécessaire pour se convertir. Ma mère nous a donc pris à part et a tenté de nous convaincre des avantages de l'Église réformée.

«Si nous devenons protestants, nous pourrions avoir un sapin de Noël. Nous irons dans une belle église et personne ne vous traitera plus de 'sales Juifs'.» C'est par ces mots qu'elle a essayé de nous amadouer.

J'ai réfléchi un moment puis lui ai demandé: «Maman, si je deviens protestant, je pourrai quand même faire ma *bar-mitsva*, n'est-ce pas?» «Non, mon chéri, si tu deviens protestant, tu auras un sapin de Noël à la place d'une *bar-mitsva*.»

«Alors c'est non. Je préfère ne pas avoir de sapin.» Ainsi fut close la question de la conversion.

19 mars 1944. Les Allemands envahissent la Hongrie. Szálasi parvient au pouvoir par un coup d'État.

Nous avons rendu visite à grand-mère à l'hôpital. Nous étions en train de rentrer à pied. Un vent froid soufflait. Il n'y avait quasiment pas un chat dans les rues. Nous étions frigorifiés. Ma mère, pour nous remonter le moral, nous a proposé d'aller voir un film. Arrivés au cinéma *Ipoly*, nous avons vu qu'il était fermé. Ma mère n'avait aucune idée de ce qu'il se passait. À l'hôpital, nous n'avions pas écouté la radio. Nous ne savions donc pas que ce jour allait marquer à jamais notre destin et celui de tous les Juifs. Les lois se sont abattues les unes après les autres.

Le port de l'étoile jaune, la restitution des postes de radio, la saisie des bijoux, le regroupement dans des Judenhaus et mille autres petites et grandes interdictions: celles de fréquenter les parcs et les places de jeu, de sortir entre 17h et 11h du matin et d'aller à l'école; l'obligation de monter à l'arrière du tram; la saisie des commerces.

Depuis quelque temps, grand-mère perdait constamment du poids. Nous, les enfants, n'y voyions rien. Nous l'adulions toujours autant et ne prenions pas garde à son apparence. Mais elle était très malade. Elle est

devenue très, très faible et on l'a amenée à l'hôpital juif. Le diagnostic est tombé: cancer. Nous n'avons rendu visite à grand-mère qu'une ou deux fois, car ma mère ne voulait pas que nous voyions combien elle souffrait, et qu'elle perdait ses cheveux. Il fallait qu'elle reste dans nos souvenirs comme nous l'avions connue. Un jour que nous étions auprès d'elle à l'hôpital, portant bien évidemment l'étoile jaune, elle a dit à sa voisine de chambre, avec son humour acerbe: «Vous voyez, ma chère, combien j'ai de la chance avec mes enfants et petits-enfants! Ils m'ont même décroché les étoiles...». La pauvre a conservé cet humour jusque sur son lit de mort. Le 11 avril, elle a fermé les yeux pour toujours, laissant derrière elle deux petits-enfants qui l'aimaient par-dessus tout. Notre mère ne nous a pas autorisés à aller à l'enterrement. Elle a dit: «Des enfants si petits ne doivent pas voir la mort.»

Mon Dieu, comme elle était naïve! Quelques mois plus tard, c'est nous qui allions regarder la mort en face. En juin, nous avons déménagé. Dans les décrets, notre immeuble n'avait pas été déclaré *Judenhaus* et nous avons donc emménagé chez oncle Béla, le frère aîné de ma grand-mère Deutsch, à la Személynök-Strasse 19, où il vivait seul. Ses trois merveilleux fils, Pista, Pali et Gyuri, avaient été déportés en Ukraine en même temps que mon père.

La vie dans la *Judenhaus* n'était pas facile. Nous ne pouvions pas sortir nous promener dans la rue, ni aller à l'école. Par chance, il y avait un enseignant dans la maison qui, chaque jour, rassemblait tous les enfants et faisait la leçon. Nous recevions aussi des devoirs qui nous tenaient un peu occupés. Nous pouvions jouer aussi longtemps que nous voulions – ce n'était pas le temps qui nous manquait. Oncle Béla passait toutes ses journées prostré à faire des patiences dans la chambre. Les Beér faisaient nos courses, géraient la blanchisserie et nous apportaient les recettes, car il était interdit à ma mère de diriger un commerce, d'avoir des employés chrétiens ou de sortir de la maison. Un matin d'octobre, cette vie «paisible» a été interrompue brutalement et à grand fracas. Des policiers et des soldats ont fait irruption dans la maison, rassemblé ses oc-

cupants et nous ont informés que toutes les femmes devaient se présenter dans la cour dans les quinze minutes avec des provisions et des vêtements pour deux jours, car on les emmenait dans un camp de travail. Ma mère avait déjà préparé son sac à dos, car des bruits circulaient sur ces déportations et chacun s'attendait à tout moment à être arrêté à son tour. Elle a voulu nous prendre avec elle, mais un policier nous a sortis du rang et fait rentrer sans ménagement dans l'appartement. De là, nous avons regardé tristement notre mère disparaître sous le portail. À l'époque, nous ne savions pas encore les épreuves que nous aurions à traverser avant de la revoir.

Ma mère a été emmenée avec les autres femmes à la tuilerie d'Óbuda, d'où elles ont ensuite dû marcher jusqu'à Hegyeshalom. C'était ce qu'on appelait une «marche de la mort». Quiconque tombait malade ou ne pouvait plus suivre le rythme était abattu par les gardes hongrois. «Les traitements inhumains appliqués lors des marches de la mort ont même surpris plus d'un officier SS aguerri.» (extrait du livre *A Magyar Holocaust*). À Hegyeshalom, le groupe a été livré aux Allemands. Oncle Tibi a essayé de faire sortir ma mère de la marche grâce au passeport de protection délivré par le Suisse Carl Lutz, qu'il avait enfin réussi à obtenir. Mais l'escorte hongroise a refusé. Que pouvait faire le pauvre vieil oncle Béla avec deux jeunes enfants? Un matin, à une heure où les rues étaient interdites aux Juifs, il nous a emmenés chez notre «autre» grand-mère. Il nous avait donné à chacun un livre de contes pour cacher notre étoile jaune. Lui-même tenait une serviette devant la sienne. Ainsi équipés, nous nous sommes rendus à pied à la Bezerédi-Strasse, où vivait ma grand-mère. Il faisait froid. Mon petit frère Miki, qui n'avait que sept ans, a annoncé qu'il devait faire pipi et s'est dirigé vers le premier arbre venu. À l'époque, pour démasquer un garçon juif qui déambulait sans l'étoile jaune, le plus simple était de lui baisser son pantalon. Le petit Miki ne s'en rendait pas compte. Complètement paniqué, oncle Béla jetait des regards anxieux à droite et à gauche pour voir si personne n'observait le petit garçon en train de se soulager. Nous sommes arrivés vers midi chez notre grand-mère, qui

ne nous a pas accueillis avec un enthousiasme débordant. Elle aussi était âgée, mais au moins elle savait comment s'occuper des enfants.

De toute façon, grâce aux autorités, nous n'avons pas été longtemps une charge pour elle. Le soir même, à peine avons-nous eu le temps de nous réchauffer que des policiers sont venus nous emmener avec les autres enfants. Nous avons dû les suivre à pied sous une pluie battante depuis la Bezerédi-Strasse jusqu'à Zúgló, dans l'ancien bâtiment de l'Institut pour les sourds-muets de la Kolumbusz-Strasse, qui avait été transformé en *Sonderlager*. On nous a entassés dans une énorme salle dans laquelle se trouvaient déjà beaucoup d'autres enfants, allongés sur des lits en bois à cinq étages, qui avaient été bricolés à partir de lits rudimentaires. Dans un coin, j'ai repéré deux places libres au «rez-de-chaussée». Je me suis précipité pour les réserver pour Miki et moi. Le quotidien au camp était monotone. Nous passions nos journées à attendre la distribution du repas: un morceau de pain noir et une soupe si claire qu'elle ressemblait plutôt à de l'eau de rinçage.

Par chance, oncle Tibi nous a retrouvés. Courageusement, il s'est déplacé sans son étoile en se faisant passer pour un mutilé de guerre. Il a donné de l'argent à tante Beér pour qu'elle nous achète de la nourriture et nous l'amène au camp. Deux fois par semaine, elle nous glissait de la nourriture à travers la grille, ce qui n'était pas sans danger pour elle. Car naturellement, c'était un crime aussi grave que redoutable pour un «aryen» de nourrir un Juif. Ceux qui se faisaient prendre étaient sévèrement punis. Je tiens donc à rendre hommage au dévouement et à l'humanité des Beér durant cette période terrible. En plus de nous apporter de la nourriture à la *Judenhaus*, de continuer à gérer la blanchisserie et de nous remettre chaque centime de la recette, ils ont caché de nombreuses familles juives dans les locaux après la fermeture forcée de notre commerce, leur donnant à manger et de quoi se laver. Gyula Weisz, le cousin de ma mère, fait partie de ceux que les Beér ont cachés. Dénoncés par un groupe de Croix-Fléchées habitant la maison, ceux-ci sont encore parvenus à sauver les Juifs et à les mettre en lieu sûr. Mais oncle Beér a été em-

mené au quartier général des Croix-Fléchées, qui l'ont presque battu à mort.

L'année 1944 est celle du massacre à grande échelle des Juifs hongrois. Déportations, pillages et exécutions au bord du Danube sont légion. Nombreux sont ceux qui attendent sans rien faire, sans opposer aucune résistance, qu'on vienne les chercher pour les emmener à l'abattoir, comme du bétail. Quelque part toutefois (hélas pas en Hongrie), une poignée de Juifs courageux refuse d'attendre la mort les bras ballants et livre un combat héroïque. En 1943, les jeunes du ghetto de Varsovie défendent chèrement leur vie alors même qu'ils savent la bataille perdue d'avance. Aux hordes nazies en supériorité numérique écrasante, ils montrent arme au poing que certains Juifs ne se laissent pas tirer comme un troupeau de moutons.

Le camp d'internement de la Kolombusz-Strasse était sous protection de la Croix-Rouge Internationale. Ce qui n'a pas empêché les hordes de Croix-Fléchées et les nazis de s'en prendre à ses occupants. Le 1^{er} décembre, nous sommes parvenus à nous enfuir par une petite brèche dans le treillage de la clôture. Je n'avais qu'une seule adresse où aller: Pannonia-Strasse 33, au domicile des Beér. Lorsque nous nous sommes présentés à leur porte, sales et épuisés, ils ont été très surpris mais nous ont accueillis avec joie. Ils nous ont aussitôt donné à manger et fait chauffer de l'eau sur la cuisinière. Ils ont commencé à nous laver et à nous épouiller, car notre tête grouillait de poux. Ils ont inspecté chacun de nos cheveux et les ont lavés au pétrole. Lorsqu'ils nous ont mis au lit, nous nous sommes écroulés comme des pierres. Cette nuit-là, oncle Beér est allé prévenir oncle Tibi, qui est venu nous chercher au matin pour nous emmener à l'orphelinat de la Nagyfuvaros-Strasse. Celui-ci était placé sous protection de la Croix-Rouge et dirigé par des Juifs. On nous a à nouveau baignés et on a remplacé nos vêtements pouilleux.

«Le 3 décembre, les Croix-Fléchées attaquent le camp de la Kolombusz-Strasse et s'introduisent à l'intérieur. Ils massacrent plusieurs Juifs, dont le

*médecin du camp, le Dr Rafael, ainsi que le chef du camp, M. Moskovits, et sa famille. Les Juifs les plus âgés sont parqués dans un ghetto, les autres emmenés à la gare de Józsefváros, entassés dans des wagons et déportés à Bergen-Belsen.» (extrait du livre *A Magyar Holocaust*)*

Nous ne sommes restés que deux ou trois jours à l'orphelinat de la Nagyfuvaros-Strasse. Début décembre, on a commencé à rassembler les enfants juifs réfugiés dans ces foyers pour les emmener dans le ghetto. Pour éviter cela, Oncle Tibi nous a pris chez lui, au 29 de la Katona-Jozsef-Strasse. Il vivait dans une *Schutzhaus*, un bâtiment sous protection suisse.

Grâce à Carl Lutz, vice-consul à l'ambassade de Suisse, des milliers de Juifs seront sauvés d'une mort certaine. Son attitude exemplaire et son humanité offrent un contraste saisissant avec l'attitude du gouvernement suisse et sa politique d'asile teintée d'antisémitisme.

Raoul Wallenberg et Carl Lutz sauveront la plupart des Juifs de Budapest, alors que le gouvernement Szálasi fait tout pour en massacrer le plus possible, travaillant main dans la main avec Eichmann. Celui-ci fait pression pour accélérer l'application de la «solution finale», une entreprise qui, comme on le verra à la fin de la guerre, sera «couronnée de succès». Durant les huit derniers mois de la guerre, plus de 500 000 Juifs hongrois seront tués.

Nous vivions avec oncle Tibi au cinquième étage, dormant à trois dans l'unique lit. C'est depuis ce lit placé sous la fenêtre que tous les matins, nous assistions aux bombardements de l'aviation américaine. Car nous ne descendions jamais dans l'abri antiaérien. Oncle Tibi était fermement convaincu que nous étions plus en sécurité au cinquième étage. Il nous disait: «Si vous entendez la bombe siffler, vous ne courez aucun danger car elle n'est pas toute proche. C'est si vous ne l'entendez pas que c'est grave.» Un matin tôt, alors que nous étions encore au lit, Miki racontait une blague quand soudain... – nous n'avons entendu aucun sifflement – une bombe est tombée dans la pièce à côté. Oncle Tibi a eu le réflexe de jeter une couverture sur notre tête. Nous avons entendu la vitre voler en

éclats et senti le fracas de l'explosion s'abattre sur nous. Oncle Tibi n'a pas eu le temps de ramper sous la couverture et les éclats de verre lui ont coupé le front. Après l'explosion, Miki a sorti la tête de la couverture et terminé la blague qu'il était en train de raconter. Nous avons couru dans la pièce voisine pour voir ce qu'il s'était passé et si nous pouvions aider. Son occupante, une très jolie jeune femme avec qui nous nous entendions à merveille, avait la jambe arrachée. Le sang jaillissait. Mon oncle Tibi l'a soulevée du sol pour l'allonger à un endroit plus confortable. Je les ai suivis en portant la jambe sanguinolente, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Après l'explosion, nous avons emménagé au quatrième étage. Le soir, nous nous éclairions à la bougie – il n'y avait plus d'électricité depuis belle lurette. Miki et moi faisons le tour des voisins pour récolter les restes de cire. Nous disions que nous en avons besoin pour jouer, et tous nous les donnaient. J'avais eu l'idée astucieuse de fabriquer une nouvelle bougie à partir de ces restes, en les agglomérant autour d'un lacet. Ainsi, alors que les autres, faute d'éclairage, restaient dans le noir à la nuit tombée, nous pouvions jouer aux cartes ou aux échecs à la lueur de notre chandelle. Le dénuement du camp, où nous étions de surcroît livrés à nous-mêmes, nous avait appris à être futés. Les bombardements ne cessaient d'augmenter, mais nous n'avions pas peur. Nous n'avions rien qui nous donnait une raison d'avoir peur. Nous n'avions rien d'autre que notre vie, qui ne valait guère la peine d'être vécue. Très souvent, je me suis demandé à moi-même, mais aussi aux adultes de mon entourage: «Pourquoi nous persécutent-ils? Quel crime avons-nous commis pour devoir souffrir autant?»

Mais mes questions ne faisaient que les mettre dans l'embarras. Apeurés, bredouillants, ils finissaient toujours par se murer dans le silence.

Plus la situation devenait dangereuse pour les Croix-Fléchées, plus leur cruauté envers les Juifs augmentait. Les massacres faisaient rage dans le ghetto. Ceux qui y ont échappé, les rares qui semblaient encore capables de vivre, ont été déportés en Allemagne dans les camps de concentration. Chaque jour, nous pensions notre tour venu. Un matin de fin décembre,

les Croix-Fléchées ont fait irruption dans la maison, traîné tout le monde dehors et nous ont emmenés au bord du Danube. Depuis des jours, on y amenait les Juifs pour les tuer et les jeter dans le fleuve. Le jeune milicien moustachu, qui pointait son pistolet sur la nuque d'un malheureux, ne se trouvait plus qu'à deux ou trois personnes de moi. C'est alors que la sirène d'alarme a retenti. Les Croix-Fléchées nous ont abandonnés au bord du Danube et ont couru se mettre à l'abri. Nous en avons profité pour retourner en courant à la *Schutzhaus* et nous terrer dans l'ancien magasin à chaussures, parmi les boîtes vides. L'attaque aérienne des Américains nous avait sauvés. Notre vie devait-elle vraiment dépendre d'un tel hasard... ou y avait-il un Dieu quelque part?

16 janvier 1945: le jour de notre libération. Les troupes soviétiques ont atteint le Danube et nous sommes sur leur chemin. Est-il possible que nous ayons survécu? Est-il possible de survivre à ça? Notre corps est indemne, mais notre tête? Est-il possible que nos souffrances prennent fin? Nos peurs? Est-ce que tout ira bien maintenant? N'aurons-nous plus jamais faim? Ni froid? Et notre père, notre mère, vont-ils revenir? Vont-ils rentrer, ceux qui sont attendus?

Le monde entier savait ce qu'il arrivait aux Juifs. Y a-t-il un Dieu quelque part? Des questions qui sont encore sans réponse. Beaucoup de doutes et, pour l'instant, pas encore d'issue. Et une fois de plus, cette question lancinante de la diaspora juive qui refait surface: ne vaut-il pas mieux rester sur en chemin? À quoi bon s'intégrer? Aujourd'hui comme hier, c'est en vain qu'un Juif se dit allemand, autrichien, français ou hongrois. Les «aryens» nous verront toujours comme des «Juifs». Et ils n'ont pas tort, car nous sommes juifs. Même si beaucoup d'entre nous ne veulent pas, n'ont pas voulu le voir. Herzl avait raison: nous ne serons en paix que lorsque nous aurons notre propre pays. Peut-être qu'alors ils nous laisseront tranquilles. N'est-ce pas?

Je n'ai même pas dix ans. Mais je me sens déjà très vieux. C'est maintenant, une fois la tension retombée, une fois la peur disparue, que les gens perdent leur force. Et maintenant, que va-t-il nous arriver?

Des millions de questions, de doutes. La tête travaille, mais en attendant, l'estomac crie famine. Arrêtons de philosopher et affrontons d'abord le quotidien.

Devant notre maison, un cheval est en train de crever. La pauvre bête a reçu une balle alors qu'elle n'est ni un ennemi, ni un Juif. Mais l'heure n'est pas à la compassion. Dépêchons-nous de sortir et de découper un morceau de la chair de l'animal encore chaud.

Allez, il faut goûter... de toute façon, nous n'avons encore jamais mangé de viande de cheval. Eh bien quel goulasch ça a été! Absolument divin! Cela faisait bien longtemps que j'avais oublié jusqu'au goût de la viande. Est-ce que c'était important, que ce soit de la viande de cheval? C'était de la viande, de la vraie bonne viande. Depuis de longs mois, c'était mon premier repas qui en contenait. Du goulasch, avec de la sauce qu'on pouvait éponger avec du pain noir russe. Comme tout était relatif! Quelques mois auparavant, j'aurais encore eu beaucoup de peine pour ce pauvre cheval, peut-être même que j'aurais versé quelques larmes. Et aujourd'hui... j'avais couru spontanément pour en découper un morceau... content et sans le moindre état d'âme. Un réflexe conditionné par la faim, par l'instinct de survie.

18 janvier 1945. Libération du ghetto de Budapest. Ceux qui vivent encore et qui tiennent sur leurs jambes se réjouissent. Mais il n'y a aucune danse de la victoire, car personne n'a la force de danser. De toute façon, qui pourrait danser au son des canons?

Oncle Tibi nous a amenés chez les Kalmárs, qui formaient une famille avec un père, une mère et des enfants. Nous étions ravis car nous aimions beaucoup tante Annus, oncle Gyuri, Tibor et le petit Evi. Mais à cette période, c'était dur de nourrir une famille. Oncle Gyuri n'a pas été spécialement heureux de nous voir arriver: lui non plus ne voulait pas nous accueillir chez lui. Mais Tibi, qui était un «grand» de treize ans à l'époque, a refusé que son père nous mette à la porte.

«Papa, ce sont les enfants d'oncle Károly! Tu ne peux pas les mettre à la rue comme ça!» Ce qu'a dit Tibi ce jour-là, je ne l'oublierai jamais. Mais indépendamment de cet épisode, nous nous sommes bientôt retrouvés chez notre grand-mère, qui entretemps avait retrouvé son appartement.

Nous n'aimions pas du tout vivre avec elle. C'était une femme sévère, qui ne savait pas montrer son amour. Cela nous manquait beaucoup, à nous qui n'avions plus de parents, de ne pas recevoir de tendresse ni de câlins. Notre grand-mère était incapable de nous offrir cela. Chaque jour, elle nous envoyait sur la Tisza Kálmán-Platz ramasser du bois de chauffage. Sur le moment, nous avions l'impression qu'elle se débarrassait de nous. Mais en réalité, si nous n'avions pas récolté ces branches séchées, nous n'aurions rien eu pour nous chauffer. C'était un hiver impitoyablement froid, qui aurait peut-être été supportable avec des vêtements convenables – mais nous n'avions que des manteaux de printemps légers.

Ces expéditions matinales, nous les haïssions. Mais le printemps a fini par revenir et nous avons pu à nouveau courir les rues. Il y avait beaucoup à voir. Toute la ville était en ruines. Les ponts avaient été bombardés et s'étaient effondrés dans le Danube. La Ringstrasse était un véritable marché aux puces. Chacun tentait de vendre ses breloques... ou celles dérobées aux Juifs. Il y avait beaucoup de bagarres, beaucoup de disputes lorsqu'une personne que l'on croyait morte revenait et reconnaissait ses biens parmi les affaires mises en vente.

Le 4 avril, le pays tout entier est libéré du joug fasciste des Allemands. Mais pas encore de l'antisémitisme hongrois. L'écrivain et politicien Péter Veres aurait dit qu'il fallait encore libérer la Hongrie de tous les étrangers, Juifs et Allemands confondus. Et il n'était pas le seul à penser ainsi.

En avril, j'ai appris que l'*American Joint* avait fondé des foyers pour les enfants juifs, qui offraient des repas et la possibilité d'aller à l'école. Du haut de mes dix ans, j'avais la responsabilité de veiller sur mon petit frère, comme me l'avait demandé mon père. Je suis allé les trouver pour leur demander de nous accueillir tous les deux. Le jour suivant, j'ai informé ma

grand-mère que nous la quitterions début mai. Elle n'a pas été mécontente d'être enfin débarrassée de ces deux garnements insolents et mal éduqués. Nous avons atterri à Szeged, au 80 de la Szöregi-Strasse, dans un immense internat au milieu d'un parc splendide. Nous étions très bien là-bas. Nous avions des repas corrects, des vêtements propres, des lits convenables et, le plus important, des enfants du même âge qui partageaient notre destin, avec qui nous pouvions jouer et rire à nouveau. Les adultes qui veillaient sur nous étaient jeunes et très compréhensifs envers nous. Ils ont tout de suite fait en sorte que nous retournions à l'école.

J'ai terminé le quatrième degré de l'école primaire avec d'excellentes notes. Nous n'étudiions pas seulement les branches scolaires. Nous apprenions aussi à marcher la tête haute; qu'il n'y avait pas de honte à être Juif, qu'au contraire il fallait en être fier. On nous enseignait des danses et des chants juifs, des mots d'hébreu, et aussi qu'il existait une nation juive et un drapeau juif.

Le 8 mai, le Reich capitule. La guerre est finie en Europe.

Ma mère a été libérée à Dachau par les troupes américaines cinq jours avant la capitulation. Lorsqu'on l'a trouvée avec les autres rescapés du camp, elle pesait 23 kg. Je ne peux décrire ses souffrances, et d'ailleurs je ne le veux pas, car celles-ci ont déjà fait l'objet de multiples récits et ouvrages. Vu l'état des survivants, les Américains ne les ont pas renvoyés tout de suite à la maison. Pas à pas, prudemment, ces femmes, ces hommes et ces enfants affaiblis et rongés par les souffrances se sont rétablis sous surveillance médicale. Oncle Lajos, le frère aîné de mon père, et Aniko, la femme de Marci, le cousin de mon père, ont été libérés en même temps que ma mère. Aniko avait accouché de sa fille Eszter au camp. Des mois durant, les femmes avaient caché le nourrisson pour que les nazis ne le trouvent pas, car les nouveau-nés étaient utilisés pour des expériences puis assassinés.

Un jour du mois d'août, on nous a tous rassemblés dans la grande salle à manger et expliqué qu'un grand groupe de femmes réchappées des

camps était arrivé à Budapest, et qu'elles cherchaient leurs proches. Les enfants dont on appelait le nom étaient attendus à Budapest. S'il y avait plusieurs enfants d'une fratrie, seul l'un d'entre eux pouvait se rendre à la capitale pour le moment. Nous avons écouté la lecture des noms en retenant notre souffle. À chaque nom, des cris de joie venaient interrompre l'énumération. Celui de ma mère en faisait partie. Le soir même, nous avons pris le train en compagnie de quelques adultes et atteint Budapest le lendemain matin. Durant toute la nuit, nous avons mangé des pruneaux, et inutile de dire qu'ils n'ont pas tardé à faire effet. J'ai laissé des traces de ma diarrhée de la Westbahnhof jusqu'à la Ringstrasse. Lorsque mes pantalons ont été remplis, le reste a coulé le long de mes jambes. Si quelqu'un avait voulu me suivre, il lui aurait suffi de remonter les traces brunes et puantes. Je me suis rendu à l'ancien appartement d'oncle Tibi, mais n'ai trouvé personne. Ils ne savaient pas qu'on nous avait laissés rentrer si vite. Une voisine m'a pris chez elle, baigné et vêtu d'une robe de chambre féminine; ensuite elle m'a mis au lit et je me suis endormi, ayant veillé durant tout le voyage. En fin d'après-midi, j'ai été réveillé par les baisers de ma mère.

Mon Dieu, comme elle était belle. Jeune et rayonnante de santé. Nous avons baigné nos visages de nos larmes entremêlées dans une embrassade sans fin. Le lendemain, nous avons acheté des vêtements pour Miki et moi et, quelques jours plus tard, sommes retournés à Szeged avec maman et oncle Tibi. Les retrouvailles avec Miki ont été tout aussi belles. Maintenant que nous avions de nouveau une maman, il nous fallait encore attendre notre papa. Maman ne pouvait pas nous reprendre tout de suite car nous n'avions pas encore de logement. Celui que nous occupions à la Visegrader-Strasse était occupé par des «aryens» qui ont refusé de nous le rendre. Nous n'avions plus aucun droit sur cet appartement ni aucune possibilité de le revendiquer. Les nouveaux occupants avaient déplacé nos meubles, se les étaient appropriés, en un mot: ils nous avaient tout fauché. Nous n'avons récupéré qu'un seul meuble, notre beau canapé presque neuf, qu'ils ont daigné nous rendre avec condescendance. Ma mère dor-

mait chez une amie proche rencontrée au camp, Nádor-Strasse 8, chez la famille Vica.

Fin septembre, elle a réussi à louer un une-pièce au premier étage de la maison. Maman nous a rendu visite à nouveau, mais elle n'est pas venue seule. Lorsque les surveillants nous ont appelés: «Miki, Bandi, vos parents sont là!», nous avons couru comme des fous pour nous jeter dans les bras de notre père et de notre mère. Mais ce n'était pas lui qui accompagnait maman, «seulement» oncle Pali, qui était rentré de Russie après trois ans de souffrance, ses dix orteils en moins. Ceux-ci avaient gelé et on les lui avait coupés avec une pince rouillée. Quelle déception, même si nous étions heureux de revoir oncle Pali.

En octobre 1945, les Américains rapatrient le premier groupe de hauts responsables hongrois qui ont pris la fuite: Szálasi, Bárdossy, Imrédy, Andor Jaross et László Endre. Les procès pour crimes de guerre commencent.

Fin novembre, une occasion en or s'est offerte à nous. Les enfants de l'institut partaient pour la Palestine. J'étais content car j'avais assimilé les idées du sionisme et n'avais aucune envie de rester en Hongrie. Toutes mes aspirations et mes rêves étaient tournés vers la Palestine. Je voulais vivre parmi les Juifs, sans crainte, et participer à la construction d'un État juif. Mais ma mère s'y est opposée. Après tout, elle n'était rentrée que depuis quelques mois et ne voulait pas nous laisser partir seuls si loin. Miki non plus n'a rien voulu entendre. J'ai supplié ma mère à genoux de me laisser partir. Comme j'étais mineur, je ne pouvais bien sûr pas émigrer sans son autorisation. Nous sommes donc restés à Budapest.

1946. «Les manifestations antisémites et les pogroms se multiplient dans plusieurs villes hongroises, dont Ózd, Sajószentpéter, Szegvár, Kunmadaras et Diósgyőr.» (extrait du livre A Magyar Holocaust)

Avec l'inflation, l'argent perd chaque jour de sa valeur. Un article qui coûte cent pengő un jour en vaut mille le lendemain.

À cette époque, Miki gagnait «gros». Dans la boulangerie de Madame Vera et Monsieur Nádor, qui vivaient dans la même maison que nous, il

collait les coupons alimentaires et administrait des millions, voire des milliards de pengő. En fin de journée, il ramenait chez nous deux pleines poignées d'argent qui, le lendemain, ne valait plus rien. Un soir, ma mère a vendu son manteau persan, caché durant la guerre. Le lendemain matin, elle en a obtenu un kilo de raisins.

Début août 1946, une monnaie «solide» a fait son apparition, le forint, qui a mis fin à l'inflation. Nous avons récupéré notre atelier, mais entièrement vide. Pour le remettre à flot et racheter le matériel nécessaire, il fallait beaucoup de temps et d'argent. Ma mère a dû y consacrer tout son temps et toutes ses forces. Il lui aurait été impossible de s'occuper de nous en même temps. C'est pourquoi nous avons emménagé au foyer de l'*American Joint* à la Városma-jor-Strasse. De là, nous prenions le tram pour aller à l'école, qui était assez éloignée. Durant un an, Miki est allé à l'école élémentaire de la Szent-istván-Platz, moi au gymnase Kölcsey. L'année suivante, nous avons commencé tous deux au gymnase juif de l'Abonyi-Strasse, où Theodor Herzl, l'un des fondateurs du sionisme, avait autrefois étudié. Nous nous sentions très bien au foyer, pas seulement parce qu'on y mangeait bien, mais surtout parce que nous étions entre Juifs. J'appréciais son ambiance sioniste. Nous y apprenions l'histoire et le climat de la Palestine, découvriions la signification et la beauté des fêtes juives. Nous vivions en société mixte, jeunes et vieux mélangés, et il n'y avait aucune différence entre nous lorsque nous votions. Nous apprenions l'égalité, exactement comme dans un kibboutz. Pour moi, ces mois passés au foyer ont en quelque sorte compensé le fait que je n'aie pas pu émigrer en Palestine. Et le week-end, nous nous réjouissions de pouvoir rentrer chez notre mère à la Nádor-Strasse.

En 1946, mon oncle Tibi a épousé Eva Komlós, dont les parents avaient été gazés à Auschwitz. Leur fille Erzsébet est venue au monde le 11 avril 1947, le jour du décès de ma grand-mère trois ans plus tôt, et a reçu le nom juif de cette dernière, Nicha.

La petite Erzsébet était un bébé adorable, que tout le monde aimait beaucoup. Ma mère ne manquait pas une occasion de la prendre avec nous.

Nous la bercions dans nos bras, la couvrons de baisers et l'emmenions partout.

Ma mère était très occupée avec la réouverture de la blanchisserie. Avec l'aide du couple Beér et de nouveaux amis (parmi les anciens, les Juifs étaient morts et les chrétiens l'avaient oubliée), elle est lentement parvenue à faire redémarrer les affaires. Je dois mentionner parmi ces nouveaux amis Edit Fleiner qui avait perdu son mari de la même manière que ma mère.

Peu à peu, le monde prend conscience des chiffres de ces années effroyables: le massacre de 6 millions de Juifs d'Europe, dont plus de 500 000 Hongrois. 6 millions de femmes, d'hommes et d'enfants. 6 millions de destins, de souffrances, d'appels au secours. 6 millions de prières à haute voix et de prières silencieuses. 6 millions de deuils inconsolables.

Oncle Béla apprend que ses trois fils sont morts en Russie. Incapable de supporter le choc de cette terrible nouvelle, il se jette du troisième étage.

Le mari de tante Rosa, oncle Mano, meurt à Theresienstadt. La voici désormais toute seule. Sa fille Klári, la cousine de ma mère, qui vit depuis 1935 à Lucerne, en Suisse, la fait venir chez elle.

Jour après jour, les Juifs restés en vie attendent anxieusement des nouvelles de leurs proches. Les années vont-elles guérir les blessures infligées par cet enfer? Peut-être les blessures guériront-elles, mais les cicatrices resteront pour toujours. Pour que nous n'oublions rien et que nous racontions à nos enfants ce qu'il s'est passé.

LES GRANDS BOULEVERSEMENTS

Tout change: les saisons, les époques, la nature, l'humanité et même la politique. Le destin change notre chemin, notre manière de penser, notre personnalité. Nous rend plus religieux, ou moins religieux. Plus croyants, ou moins

croyants. On était de droite, on est maintenant de gauche. Du vert, on passe au rouge. Chacun chemine à sa guise, là où le vent le pousse. L'avenir, lui, reste opaque.

Pour aller tôt le matin depuis la Városmajor-Strasse jusqu'à l'école de l'Abonyi-Strasse, il fallait prendre le tram. Dans le Budapest de l'après-guerre, la circulation était chaotique. Les rares trams étaient bondés et il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Les voyageurs s'agglutinaient donc par grappes sur les plateformes. C'est ainsi que nous nous rendions chaque jour à notre lointaine école. Un matin, nous avions à peine grimpé à bord que le contrôleur a sifflé le départ et que le tram a démarré. Miki, qui ne se tenait pas assez fort, est tombé à la renverse. Son sac d'école s'est pris dans les roues, ou plutôt dans les freins des roues. Miki s'est cramponné à son sac de toutes ses forces et les freins lui ont disloqué le bras, l'arrachant de l'épaule. Aussitôt, tout s'est figé. Saisi d'une peur affreuse, j'ai pensé que quelque chose de grave s'était passé.

«Miki, tu as mal quelque part?», lui ai-je demandé. Il était conscient et m'a répondu calmement: «Non, nulle part». «Allez, il faut lâcher ton sac maintenant». Il a essayé, mais sa main n'a pas répondu.

Les secours l'ont emmené à l'hôpital Szent-László tandis que je courais au magasin prévenir ma mère. «Maman, maman, il est arrivé quelque chose à Miki!» Je n'ai pas pu prononcer un mot de plus et me suis évanoui sur-le-champ. Quand nous sommes arrivés à l'hôpital, Miki venait de sortir de la salle d'opération. Sans son bras droit. Je n'oublierai jamais ce 27 novembre 1947.

Le malheur frappait à nouveau notre famille. L'accident de Miki a bouleversé notre vie du tout au tout. Ma mère, qui se reprochait l'accident, nous a aussitôt retirés du foyer de la Városmajor-Strasse. Elle a inscrit Miki à l'école de la Szent-István-Platz, qui était à proximité de la maison, car elle ne voulait plus qu'il ait un long chemin à parcourir. Miki n'a pas recommencé l'école tout de suite; au début, son enseignant est venu chez nous et lui a appris à écrire de la main gauche. Il s'est occupé de Miki

avec une patience et une bonté incroyables. Il l'a entraîné non seulement à pratiquer l'écriture, mais aussi à accomplir tous les gestes du quotidien, de manière à ce que Miki puisse se débrouiller seul: s'habiller, attacher ses chaussures, boutonner ses vêtements. Naturellement, ma mère s'occupait beaucoup de lui et le dorlotait. Moi par contre, je ne tenais pas compte de son handicap et le traitais comme si rien ne s'était passé. Pour moi, tout était comme avant: les chamailleries, les bagarres, tout. Avant son accident, Miki aimait beaucoup nager, et excellait dans ce sport. À peine lui a-t-on retiré ses pansements qu'il a voulu retourner à la piscine pour voir s'il parvenait encore à nager. Nous nous sommes d'abord prudemment laissé glisser dans l'eau, puis avons tenté une traversée du bassin. Je nageais lentement à ses côtés et le suivais d'un regard anxieux. Mais même avec une seule main, il s'en sortait très bien. Arrivé au bord du bassin, Miki est sorti de l'eau et a fait un plongeon magnifique depuis les plots de départ... avant de nager deux longueurs. Pour nous, c'était une victoire triomphale sur la peur et la lâcheté. Le jour de l'accident de Miki, notre attention était entièrement monopolisée par cette tragédie et nous n'avions cure de ce qu'il se passait dans le reste du monde. Pourtant, ce jour-là, un événement s'est produit qui allait changer notre destin, et celui de tous les Juifs avec nous.

L'ONU vote pour le partage de la Palestine en un État juif et un État arabe.

Depuis l'accident de Miki, j'avais beaucoup de mal à étudier. Je consacrais toute mon attention et tout mon amour à mon frère et n'avais ni la patience ni l'envie d'apprendre. Mon bulletin semestriel en a fait les frais, car tous les enseignants ne faisaient pas preuve de tolérance et de compréhension envers moi. En décembre, j'ai commencé à étudier pour ma *bar-mitsva*. Je trouvais cela beaucoup plus important que de travailler pour l'école. Avec mon maître, nous avons un projet révolutionnaire: pour ma *bar-mitsva*, nous voulions que je sois le premier *mafiir* à Budapest qui chante la *Sidra* (section hebdomadaire de la lecture de la Torah) et récite le

culte dans la prononciation séfarade, comme en hébreu moderne, et non pas ashkénaze. Je me suis préparé à cette journée avec de grandes ambitions et j'ai travaillé d'arrache-pied pour que la cérémonie soit parfaite. Je voulais faire la fierté de ma mère et honorer la mémoire de mon père, qui avait toujours voulu que j'aie une belle *bar-mitsva*, lui qui n'en avait jamais eu. Ma mère et son amie Vica ont commencé à cuisiner pour la fête une semaine à l'avance. Nous avons débarrassé l'appartement de ses meubles et emprunté des tables et des chaises dans toute la maison. Nous avons envoyé cent cinquante invitations à un large cercle d'amis et de connaissances. Le jour où je suis entré dans l'âge adulte aux yeux de la communauté juive tombait un 21 février. La veille au soir, je me suis baigné pour éviter de devoir me lever encore plus tôt le lendemain. Alors que je me penchais pour attraper la serviette, mon derrière a effleuré le poêle brûlant. J'ai poussé un hurlement. Ma mère a fait irruption dans la salle de bain et s'est figée en voyant l'énorme brûlure. Elle a aussitôt essayé d'apaiser l'horrible douleur avec un coton imbibé d'huile. Elle se lamentait: comment allais-je pouvoir chanter et réciter le lendemain avec une telle blessure! Ce samedi-là, il faisait froid, mais le temps était magnifique.

La synagogue de la Csáki-Strasse était pleine à craquer. La moitié de Leopoldstadt, nos clients, mes camarades de classe, nos parents encore en vie, tous ont participé à ma fête. Oncle Lajos et oncle Tibi se sont tenus derrière moi lorsqu'on m'a appelé pour la lecture de la Torah. Tous ceux qui étaient là ont dit que j'avais très bien chanté, même s'ils avaient cherché d'où venait le son, car on ne me voyait pas du tout. J'étais en effet si petit que j'atteignais à peine la *bimah*, sur laquelle était déployé le rouleau de la Torah. Le grand rabbin Berkovits m'a béni et a prononcé un discours si beau qu'il a arraché des larmes à toute l'assemblée. Ça a été une journée inoubliable et tant que je vivrai, j'en garderai un souvenir émerveillé. En m'entendant chanter, personne n'a remarqué combien je souffrais.

Tous les membres de la famille ont pris part au repas de midi – où je n'ai pu m'asseoir que sur la moitié de mon derrière – et l'après-midi, nous

avons accueilli les autres invités. J'ai reçu une foule de cadeaux, livres, stylos-plumes, ballons de football, et aussi un paquet d'argent, qui était destiné à l'achat d'un vélo, mais qui a finalement servi à faire soigner une infection intestinale de ma mère. Même après avoir quitté le foyer de la Városmajor-Strasse, nous avons continué à participer au mouvement sioniste. Au 26 de l'Elisabethenring (dans la maison du fourreur Szemere) se trouvait le club Maccabi. Nous y allions chaque week-end pour nous retrouver entre amis, écouter des conférences et, naturellement, célébrer la proclamation de l'État d'Israël le 14 mai. Nous chantions la *Hatikvah*, l'hymne national israélien, poussions des cris de joie et faisions le serment d'émigrer là-bas à l'âge adulte.

À peine fondé, Israël est attaqué par ses voisins arabes. Le nouvel État juif livre un combat héroïque contre ses oppresseurs armés jusqu'aux dents et en nette supériorité numérique. Dès leur arrivée ou presque, les nouveaux arrivants sont envoyés au front. Les armes manquent, mais l'organisation est parfaite. Malgré le rapport de force inégal, l'«armée» israélienne repousse les Arabes et s'empare même de territoires que l'ONU avait attribués à ces derniers. Les Arabes s'attendaient à trouver de petits Juifs apeurés, enveloppés dans des caftans et coiffés de papillotes. À leur grande surprise, ils affrontent des soldats prêts à sacrifier leur vie qui combattent héroïquement pour leur patrie.

Le parti communiste ne tolérant aucune concurrence, il a interdit les activités publiques du mouvement sioniste. Nous sommes entrés dans le groupe de scouts juifs 252 de József Kiss. Nous étions fiers de notre uniforme, de notre couteau et de notre couvre-chef. Lors de notre première rencontre, nous avons aperçu une tête connue parmi les «routiers», les plus âgés d'entre nous. Notre cousin Robi Stern, le fils d'oncle Lajos. Nous avions peu de contacts avec Robi, car oncle Lajos avait divorcé de tante Ilonka, la mère de Robi, et ne faisait donc plus partie du cercle familial. Nous avons donc été d'autant plus contents de le revoir. Robi est devenu notre chef. Nous avons passé de nombreux moments fort agréables en sa com-

pagnie. Nous étions très fiers de lui car il était l'aîné des enfants Stern. Il avait six ans de plus que moi, ce qui, à notre âge, nous faisait forte impression. Mais notre passage chez les scouts n'a pas duré longtemps lui non plus. Nous n'avons eu l'occasion de partir en camp qu'une seule fois. Parmi tous ces bons souvenirs, je me souviens néanmoins d'un épisode désagréable qui s'est produit au camp de Bánk. Robi nous enseignait le jiu-jitsu. Il m'avait choisi pour faire la démonstration d'une projection d'épaule, que je devais conclure adroitement par une chute élégante. Mais ma chute n'a pas du tout été adroite et j'ai senti ma clavicule se casser. Je n'ai rien osé dire, sinon on m'aurait renvoyé à la maison. Et j'ai donc passé les deux dernières semaines de camp avec ma clavicule cassée, sans piper mot. L'os a guéri de lui-même et je n'ai gardé qu'une bosse de cet épisode. Le groupe scout a été dissous et nous avons à nouveau perdu de vue Robi pendant 20 ans.

Pali se marie et s'installe à Makó, où il ouvre une parfumerie. Son fils vient au monde en 1949 et reçoit le nom de Tibor, en souvenir du frère de la femme de Pali, mort à Auschwitz.

En été 1949, j'ai terminé ma scolarité au gymnase juif. L'école a fermé peu après. Il n'y avait pas de quoi frimer avec mon diplôme, car je l'avais obtenu de justesse. Il y avait peu de chances qu'une école supérieure m'accepte, mais j'ai tout de même essayé. Le vœu le plus cher de mon père était que Miki devienne ingénieur textile et moi ingénieur en chimie, et que nous nous lancions à notre tour dans le commerce florissant du nettoyage chimique et de la teinturerie textile. J'ai réussi l'examen d'entrée à l'école supérieure d'industrie textile, à la Rákóczi-Platz, et j'ai commencé mes études en septembre. À cette époque, le mouvement pionnier avait pris son essor et chaque enfant y participait «spontanément». Du haut de mes 14 ans, j'ai été nommé chef d'un groupe de pionniers de l'école de Miki.

Mais de quel groupe? Celui des enfants juifs, les camarades de classe de Miki. Laci Schwert, Gyuri et Zoli Rosen, Andris Lillás et Csézi Folloni, qui étaient du reste déjà nos amis depuis les scouts. Nous étions une bande soudée de jeunes du même âge. Tous orphelins de père, nous avons grandi dans la rue car nos mères travaillaient toute la journée.

Lorsque nous voulions mettre une chemise fraîchement repassée, nous devions nous débrouiller nous-mêmes. Comme nous n'avions presque pas d'argent, nous passions notre temps libre à nous promener ou à jouer au football. Parfois, nous allions au marché pour chaparder: des fruits, des concombres marinés, ce qui nous faisait envie sur le moment. Plus rarement, nous avions suffisamment d'argent pour nous offrir une entrée au théâtre, aux places du fond, ou un billet de cinéma, au premier rang. Ces dimanches étaient mes préférés. Une fois que nous avions payé notre entrée, nous restions dans la salle pour plusieurs séances et regardions le film deux ou trois fois. Le théâtre, surtout, était un événement majeur. Nous dévorions les classiques, les pièces de Shakespeare, Molière, Schiller, Tchekhov, Gogol, que nous pouvions ensuite voir jouées par les excellents artistes hongrois de l'époque. La lecture était un plaisir bon marché. Nous engloutissions les romans pour la jeunesse de Verne, Jókai, Cooper, et plus tard de Victor Hugo, Gorki et Tolstoï.

Même si nous passions le plus clair de notre temps dans la rue, jamais nous ne sommes devenus des petits caïds ni des voleurs à la tire. Nous avions des passe-temps à peu près raisonnables – la télévision n'existait pas à l'époque! Aucun d'entre nous n'était jaloux des autres, car aucun n'avait rien de plus que les autres. Lorsque nous étions ensemble, nous trouvions toujours une occupation bon marché. Et lorsque nous étions vraiment sans le sou, nous allions dans le hall du cinéma Royal Apollo, où se trouvait un pèse-personne. Nous y balançons des coups de pied jusqu'à ce qu'il en tombe suffisamment de monnaie pour nous offrir une glace, que nous nous partageons entre les cinq. Par la suite, cet argent nous a servi à acheter des cigarettes. Nous avons entretemps acquis une certaine expérience avec la balance et parvenons à en extraire suffisamment de monnaie pour cinq cigarettes.

J'ai terminé ma première année à l'école technique avec la note «très bien», ce qui m'a permis d'obtenir une bourse pour l'année suivante. Cet argent a amélioré mon ordinaire: je pouvais désormais aller régulièrement au théâtre et m'acheter mes cigarettes quotidiennes.

Puis commence la terreur des années cinquante. J'ai seize ans, je suis plein d'énergie, j'ai des rêves et des projets, comme tout jeune homme de cet âge. Mais comment les réaliser à cette époque sanglante du stalinisme? La jeunesse a besoin d'un idéal, d'une raison de vivre et de lutter. Opprimé, le mouvement sioniste est passé dans la clandestinité. Les nouvelles de l'étranger nous parvenaient au compte-goutte, censurées et arrangées à la sauce communiste.

Nous n'avions absolument aucune idée de ce qu'il se passait dans le monde qui nous entourait. Les frontières hermétiques dressées par le «rideau de fer» étaient non seulement physiques, mais aussi intellectuelles. Lors du défilé du 1^{er} mai 1951, nous portions des vêtements fabriqués à l'école par nos soins. Nous les avons tissés, teints, taillés et cousus. Devenir tailleur ou couturier ne m'intéressait pas, mais l'économie planifiée communiste avait davantage besoin de techniciens en confection qu'en textile. C'est ainsi que notre établissement a tourné le dos à la filature pour devenir une école de couture. Je n'ai pas pu le supporter. Je me suis affranchi de l'obéissance aveugle, fruit d'un endoctrinement de plusieurs années, et ai commencé à répondre et à me révolter. Avec trois camarades de classe, nous avons fait campagne contre l'économie planifiée, qui influait sur la vie des gens et sur leur avenir. Mais cela n'a servi à rien car le communisme stalinien ne tolérait aucune opposition. Le peu de confiance qu'il me restait dans le système (car certains de ses idéaux étaient nobles) en a été ébranlé. Je n'étais pas prêt à rentrer dans le rang, comme j'en avais reçu l'ordre. Je me suis brouillé avec ma mère et le directeur de l'école, qui faisaient tout leur possible pour que je ne sois pas renvoyé. À la fin de l'année, j'ai quitté l'«insouciance» de l'école pour entrer dans le train-train quotidien.

Grâce à la recommandation de mon enseignant de l'école technique, j'ai été engagé avec mon ami Karcsi N. à la fabrique de bas Filatorigat, à Budapest. Tandis que mon ami Karcsi s'est vu confier des travaux agréables, où il pouvait apprendre et se perfectionner, j'ai été embauché comme manœuvre dans les combles glacials de l'usine, avec un horaire trois-huit qui plus est. Mon grand nez ne revenait pas à la responsable

communiste du personnel, qui jugeait de surcroît que mon nom ne sonnait pas assez hongrois. Cette discrimination ne m'incitait pas exactement à me tuer à la tâche et chaque fois que j'en avais l'occasion, je laissais tomber mon travail et me carapatais. Très souvent, je m'attardais auprès des jeunes et jolies ouvrières de l'usine. C'est là que j'ai rencontré mon premier grand amour. Je suis tombé amoureux d'une jeune fille menue, aux yeux et aux cheveux noirs, que je trouvais très belle. Par bonheur, le sentiment était réciproque. L'époque qui a suivi était faite d'amour et d'insouciance. Nous étions jeunes, follement épris, le monde autour de nous avait cessé d'exister. Ma dulcinée et moi passions des heures avec mon ami Karcsi et sa compagne, au travail et durant notre temps libre. Les week-ends d'été, nous embarquions tous les quatre à bord du canot de l'usine et naviguions sur le Danube jusqu'à Szigetmonostor, où ma mère passait les fins de semaine avec ses amis.

Une fois de plus, le système communiste a senti venir le danger de la concurrence. Les grandes usines ont été étatisées et les ouvriers contraints de se constituer en corporations. Ma mère a été l'un des membres fondateurs de la corporation des teinturiers, dans laquelle elle a endossé une fonction dirigeante. De mon côté, j'en avais assez de mon poste de manœuvre dans l'usine de bas, qui ne m'offrait aucune perspective de progression. J'ai démissionné et, ne retrouvant pas immédiatement d'emploi, je suis allé travailler sur les wagons à charbon dans la corporation de ma mère. Nous livrions du charbon pour les chaudières des usines de la corporation. Des mois durant, assis sur le siège conducteur, j'ai remorqué du charbon, jusqu'à ce que je parvienne enfin, grâce à des relations, à me faire engager à l'institut pour le contrôle de la qualité de l'industrie textile, au coin de la Ringstrasse et de la Rákoczy-Strasse. Le travail n'était pas follement passionnant, mais le cadre était idéal. Des laboratoires propres, un environnement calme. Les ingénieurs et les chimistes avec qui je travaillais étaient Juifs. Ils m'ont pris sous leur aile et apporté leur soutien, me confiant même des travaux privés. Comme j'étais doué en dessin, je réalisais les illustrations des ouvrages qu'ils écrivaient. Cela représentait une

rentrée d'argent supplémentaire, d'autant plus appréciable que je ne devais pas la céder à ma mère pour les frais du ménage. Cet argent me permettait donc de sortir et de me vêtir à ma convenance. On m'a envoyé à l'institut de recherche de l'industrie textile pour effectuer un apprentissage de photographe, où j'ai découvert toutes les subtilités de la prise de vue, du développement et de la retouche – ce qui allait m'être d'une grande utilité par la suite.

Nous sommes en plein milieu des années de bouleversement, durant lesquelles tout change de fond en comble. Mes oncles se marient, ma mère doit remettre son commerce, Miki a son accident, les sionistes et les scouts sont interdits, les usines étatisées, et des nouveau-nés viennent agrandir la famille.

Face à l'antisémitisme ambiant, nous changeons aussi nos noms dans l'espoir d'échapper aux discriminations. De tout temps, les Juifs ont très facilement changé leur nom car ils savaient qu'il ne s'agissait pas du nom de leurs ancêtres. Ces noms à consonance allemande, ils ont été forcés de les accepter, on les leur a imposés. Mais leur vrai nom est celui auquel ils répondent lorsqu'on les invite à lire la Torah, le samedi à la synagogue. Leur nom juif à eux, et celui de leur père. Quelle grossière erreur de magyariser nos noms! Car les Hongrois ne sont pas stupides et savent très bien reconnaître un Hongrois d'un Juif, même si celui-ci répond à un nom magyar. Oncle Tibi a opté pour Szigeti, Gyula Weisz pour Vitrai, Gyuri Rosen pour Retjö et moi pour Szirtes.

En 1953, Staline meurt et le stalinisme avec lui. Malheureusement, notre vie ne s'en trouvera nullement améliorée.

Le communisme nous avait complètement isolés du monde extérieur. L'être humain est pourtant curieux et avide de connaissances. Pour avoir une vague idée de ce qu'il se passait en dehors de nos frontières, nous écoutions la voix de *Radio Free Europe*, ce qui était punissable, mais nous permettait au moins parfois d'apprendre quelque chose; toujours par bribes toutefois, car la transmission était brouillée. Le peuple était entièrement sous tutelle. Penser par soi-même et diffuser ses idées n'était pas seu-

lement interdit: c'était un crime visant à saper le système. Lorsqu'on apprenait une nouvelle, on ne pouvait la répéter que sous le manteau. Raconter une blague qui critiquait le système était passible de prison. C'était la terreur au sens propre du terme. Quelle vie était-ce là? Enfant, j'avais vécu la terreur des nazis, et maintenant, jeune homme, celle du communisme. Comment l'intelligence et la personnalité humaines peuvent-elles se développer dans des conditions aussi impitoyablement bornées? Toute expression de la libre pensée était étouffée dans l'œuf. Nous n'avions aucun moyen de déployer nos ailes ni de nous forger nos propres opinions – fussent-elles erronées.

La pensée communiste, qui prônait le socialisme «parfait», ne pouvait prendre ce risque. Toute possibilité de comparer les systèmes nous était refusée; on nous disait seulement que le capitalisme était perversi, et nous devions prendre cette assertion pour argent comptant. Nous ne pouvions même pas répliquer que nous n'avions aucune idée de ce qu'était la vie dans ce «capitalisme pervers». C'est ainsi que le communisme fourvoyait le peuple et le maintenait sous son joug, surtout les jeunes. Depuis mes seize ans, je brûlais de quitter ce pays, ce peuple, ce système qui ne m'avaient jamais rien apporté de bon, et qui ne le feraient jamais. J'étouffais dans l'espace qui m'était octroyé.

J'ai noyé ma détresse dans une frénétique soif de connaissance et me suis lancé à corps perdu dans l'apprentissage, avide de terminer la scolarité que j'avais interrompue. La littérature, l'histoire et l'histoire de l'art ont affûté mon expression, ma faculté de jugement et mon esprit critique. J'ai appris à connaître les génies de la littérature et de la musique en allant à l'opéra, au concert et au théâtre. Je souhaitais pouvoir en toute occasion m'entretenir d'égal à égal avec n'importe quel universitaire.

Je me suis découvert un nouveau talent, qui est rapidement devenu un hobby: réciter de la poésie. J'aimais beaucoup les poèmes et en déclamaient devant mes amis.

La corporation de ma mère organisait chaque année diverses manifestations et festivités aux programmes variés, dont je faisais toujours partie.

J'appartenais aussi à la troupe de danse folklorique car, depuis ma prime enfance, j'avais toujours aimé danser. Il s'agissait de danses de caractère, qui nous étaient enseignées par un professeur de ballet. Nous nous produisions dans toute la ville et présentions des danses israéliennes, hongroises et roumaines.

Je me suis aussi initié à la mise en scène comme assistant, aux côtés d'une actrice qui répétait des pièces avec la troupe de théâtre de la corporation. Ces expériences m'ont été par la suite d'un grand secours.

En 1955, j'ai été appelé sous les drapeaux de l'armée populaire hongroise pour «défendre la patrie», comme chaque jeune homme en bonne santé. La répartition des soldats du cinquième district a eu lieu un matin à huit heures, dans une grande salle sur l'Elisabethenplatz. Chacun attendait anxieusement l'appel de son nom et son ordre de marche pour un coin perdu. Soudain, un sous-officier a surgi devant moi et, souriant hargneusement – le contentement se lisait sur son visage – m'a dit: «Eh bien, mon petit Stern, si tu viens chez moi, tu ne seras pas déçu», avant de se diriger vers l'homme qui faisait l'appel, probablement pour voir où j'étais incorporé. Il s'agissait de Pista S., que j'avais fait exclure de l'école technique pour ses propos antisémites. Comme on peut l'imaginer, je n'étais pas exactement séduit à l'idée de me retrouver sous ses ordres. Je ne sais pas pourquoi, car il était inhabituel pour un soldat de Pest de pouvoir rester sur place, mais j'ai incorporé le Ludoviceum, affecté à l'intendance de l'école d'officiers d'artillerie. Toutefois, il n'était pas nécessaire d'atterrir sous les ordres de Pista S. pour en voir de toutes les couleurs. Notre sergent, originaire d'un village souabe, s'en chargeait très bien. Pour nous rabaisser, il nous a fait tondre, et nous traitait comme des moins que rien. Lorsque ce type a appris que nous venions du cinquième district de Budapest, il a redoublé de méchanceté. Après l'instruction militaire, notre travail a été dévolu au ravitaillement des officiers: nous devions servir les distingués «camarades»-aspirants officiers, généralement des ouvriers et des paysans. Nos tâches consistaient à traîner du charbon (j'avais déjà de l'expérience en la matière), monter la garde, acheter et rapporter des vivres. La

garde était passablement désagréable: 24 heures de garde et 24 heures de pause. Durant le terrible hiver 55–56, les températures sont descendues à moins 28°C. Naturellement, tout dépendait de l'endroit où l'on se tenait. Si l'on était dehors devant la caserne ou le dépôt de munitions vide, on était condamné à geler sur place, à faire les cent pas et, la nuit, dans l'obscurité, à laisser libre cours à son imagination et à s'évader dans de lointains pays merveilleux. Mais si l'on montait la garde à l'intérieur, dans un quelconque lieu «secret», on pouvait alors discrètement emporter un bon livre et le lire.

Durant ces gardes, j'ai notamment lu *L'homme qui rit* de Victor Hugo. Les meilleures gardes étaient celles du soir à la porte arrière. Il y avait là un cabanon équipé d'un téléphone et d'un fourneau. J'appelais à la maison, ma mère me cuisinait aussitôt quelque chose de délicieux et Miki me l'apportait. C'était un petit frère dévoué, qui n'hésitait pas à sortir par un froid glacial pour m'amener un repas maison. Le reste du travail était très agréable. Pour nous prémunir de la faim ou du froid, nous prélevions un «butin de guerre» sur la nourriture et le charbon que nous achetions. Et il était facile de mettre les voiles pour rendre visite à la maison. La première fois, il fallait surmonter sa peur de sauter les deux mètres du mur qui donnait sur la Üllői-Strasse. La deuxième fois, c'était déjà la routine. Nous avions parfois du temps libre, octroyé officiellement ou non. Si le temps le permettait, nous nous allongions dans le magnifique parc du Ludoviceum et, cachés dans un coin, nous nous prenions à rêver. L'un de ces après-midi, avec un compagnon d'infortune, nous avons vidé notre cœur et partagé nos aspirations réciproques. Mon ami, qui était aussi aimable que talentueux, m'écrivit alors ce poème:

Pour mon ami Endi!

*Inkább mosolyt törüljön arcodrol a vég, mint a keserűség maro rán- caít.
Inkább pusztulj el ifjan szárnyszegetten, de ne hord a rabság rothadt láncait!
Mindegy, hogy az élet pusztul-e vagy az álom, hisz az egész élet, egy hosszú álmódás: s ne higj az okori mesének, hogy a siron tul, még van egy feltá-*

madás. Dobj el a kezedből, botot és fegyvert, de öleld szivedre a lángolo Napot, állj meg egy percre multad sirgödré- nél, és keress, ha tudsz egy boldog Holnapot.

L'heure venue, puisse la mort balayer de ton visage un sourire plutôt que les rides néfastes de l'amertume. Puisse-tu mourir les ailes brisées durant ta jeunesse plutôt que traîner les chaînes maudites de la captivité. Qu'importe si la vie ou le rêve prennent fin, car la vie n'est qu'un long rêve: et ne va pas croire cette vieille légende de la vie après la mort. Jette les armes, mais garde le soleil flamboyant serré contre ton cœur, attarde-toi un instant sur la tombe de ton passé et cherche, si tu le peux, un lendemain heureux.

La liberté. Nous la désirions tant à cette époque! Tous nos rêves, toutes nos aspirations ne tendaient qu'à cet objectif: fuir cette prison qui ne nous offrait aucun avenir. Nous ne nous doutions pas encore de la rapidité à laquelle ils allaient se réaliser.

Finalement, on m'a octroyé une sortie légale pour raisons familiales: le mariage de mon cousin Tibi Kalmár. Tibi avait étudié la mise en scène à l'école supérieure des beaux-arts, où il enseignait désormais, tout en montant des pièces de théâtre. Et il avait accessoirement trouvé le temps de s'éprendre d'une jeune et jolie actrice, dénommée Mari Littner, à qui il passait la bague au doigt ce jour-là. À ces occasions, notre famille – ou du moins ses quelques rescapés – se réunissait pour fêter le jeune couple, espérant que celui-ci s'attèlerait bien vite à repeupler notre famille décimée.

En septembre, nous nous sommes réunis au Pavillon de Paris à Buda pour un repas d'adieu. Le père de notre ami Csézi, qui était italien et vivait dans ce pays, avait décidé qu'il pourrait choisir sa nationalité à ses 18 ans. Il en avait le droit, bien qu'étant divorcé de la mère de Csézi. Évidemment, notre ami avait opté pour la nationalité italienne, avec la bénédiction de sa mère, qui souhaitait que son fils puisse quitter la Hongrie.

L'idée de savoir notre cher ami dans une contrée lointaine – la distance nous semblait alors inouïe – et de peut-être ne jamais le revoir pro-

voquait en nous des sentiments mêlés. Il nous a consolés avec ses plaisanteries:

«Nous nous reverrons plus tôt que vous croyez!» Une prophétie qui allait se réaliser, même si à mon avis lui-même n'y croyait pas à l'époque. Le commandant de notre compagnie était un homme très simple, mais vaniteux, et qui voulait toujours étaler sa culture. Il aimait les mots croisés mais était bien incapable de les résoudre. Il me faisait donc toujours asseoir à ses côtés afin que je puisse l'aider. Il notait les mots que je lui soufflais et s'enorgueillissait ensuite d'avoir trouvé la solution. Comme je m'entendais bien avec lui, j'ai pu le convaincre qu'une vie culturelle améliorerait l'ambiance générale et lui vaudrait la reconnaissance de tous. Notre section comptait beaucoup de musiciens doués. Otto jouait du hautbois et du saxophone, Gyuri, de la clarinette et Józsi, de la guitare. Et moi, j'étais l'organisateur. Nous avons fondé l'orchestre de la section. Je me suis arrangé avec la corporation de ma mère pour que nous jouions de la musique à chaque manifestation. Nous profitons de toutes les occasions pour répéter et sommes ainsi parvenus à échapper à quelques tâches pénibles. Souvent, c'était «indispensable» d'aller répéter sur place, à cause de l'acoustique. Je parvenais ainsi à organiser des sorties supplémentaires. En conclusion, je m'en suis plutôt bien sorti durant mon service militaire.

À l'image de ce qu'il s'était produit en 1848, où la jeunesse estudiantine s'était rebellée contre l'oppression, ce sont aussi les étudiants qui ont commencé à hausser le ton en octobre 1956. Durant des décennies, le feu de la liberté avait couvé sous la cendre. Désormais il se ravivait et ses flammes balayaient tout sur leur passage. Le 23 octobre, la révolution a éclaté, contre la terreur, le communisme et le pouvoir en place. Nous aussi, nous agitions le drapeau hongrois, dont nous avions arraché l'emblème communiste.

J'insiste sur le «nous aussi» car dans ma bêtise, dans ma mentalité de personne assimilée, je me suis enthousiasmé avec les autres pour la nouvelle Hongrie. Mais ce sentiment de solidarité a rapidement volé en éclat car les Hongrois m'ont bien vite rappelé que je n'étais pas des leurs.

Pour moi, cette révolution soi-disant pure et grandiose s'est arrêtée net le jour où cet avertissement a fleuri sur les murs de la ville:

LES YOUPINS, CETTE FOIS ON N'IRA PAS
JUSQU'À AUSCHWITZ!

Ce n'est pas ma révolution. Ce n'est pas mon pays. Ce n'est pas mon univers. On ne veut pas de moi ici. Au mieux, on me tolère. Ici, il n'y a pas d'avenir. Je ne vais pas attendre qu'on me pourchasse, je vais partir de mon plein gré. Je demande juste au Seigneur qu'il m'accorde le privilège de pouvoir encore quitter cet endroit dans ma jeunesse, afin que j'aie encore assez de temps pour vivre et pour combattre ceux qui cherchent inlassablement à anéantir les Juifs.

Nous avons quitté la caserne avec quelques amis pour rentrer à la maison, ce qui n'était pas chose facile. Des coups de feu fusaient de partout. À la guerre, le front représente la frontière et le soldat sait qui est son ami et qui est son ennemi. La révolution répond à d'autres lois. On tire de partout et on ne sait pas où se trouvent ses amis ni ses ennemis. Il nous a fallu toute une matinée pour aller de l'Üllö-Strasse à la Fehérhájó-Strasse, où vivait mon camarade Laci S. À cause du feu nourri, traverser la Rings-trasse nous a pris des heures. Nous avons progressé en rampant et en courant d'une porte à l'autre, jusqu'à atteindre enfin notre but. Nous avons téléphoné à la maison et demandé des vêtements civils et, le soir venu, avons poursuivi notre chemin. Arrivés à la maison, nous nous sommes rassemblés autour de la radio pour y suivre les événements. Nous avons alors entendu cet appel: chaque soldat devait rejoindre immédiatement sa caserne, faute de quoi il serait déféré au tribunal militaire pour désertion.

Le 4 novembre, les troupes soviétiques stationnées à Budapest, appuyées par celles qui ont été rappelées, écrasent l'insurrection et ses combattants héroïques. Le 10 novembre, nous décidons avec quatre amis de nous joindre aux dizaines de milliers de personnes qui fuient le pays. Nous nous sommes habillés en civil et avons pris place, à la Gare du Sud, dans un train qui partait vers l'ouest. Comme soldats, nous n'avions au-

cun passeport, seulement un livret militaire. Nous étions encore loin de la frontière lorsque les gardes-frontières ont contrôlé les passeports des voyageurs. Par chance, l'officier qui nous a demandé nos papiers était bienveillant. Il nous a percés immédiatement à jour mais s'est contenté de nous dire, comme nous étions incapables de justifier notre identité: «C'est bon les jeunes, disparaissez. Je suis dans un bon jour!»

La tête basse, nous sommes montés dans le train qui retournait à Budapest, jurant que nous serions plus malins la prochaine fois. Le Ludoviceum a fermé et on nous a transférés à la caserne Aron Gábor. Nous nous creusions la tête pour trouver comment contourner le problème de notre condition de soldat. C'est Laci S. qui a eu l'idée qui nous a sauvés. Il nous a fait inviter par son oncle à une «fête du cochon» à Mosonmagyaróvár. J'avais pour tâche de planifier et de coordonner notre fuite. Pour que notre voyage ait l'air légal, il nous fallait des titres de permission. C'était facile de s'en procurer des vierges, mais sans cachet, ils ne valaient rien. Persuader le secrétaire de la compagnie de tamponner les papiers m'a bien pris une heure et coûté quelques centaines de forints. Je suis rentré à la maison heureux propriétaire de trois titres de permission légalement cachetés et j'ai annoncé à mes amis que tout était en ordre. À ma grande surprise, mon meilleur ami Otto, qui vivait à Budaörs, hésitait beaucoup à venir, car il ne voulait pas abandonner sa mère, qui était veuve. Avec tristesse, j'ai donc pris congé de lui. La veille de notre départ, on a frappé à la porte. «On s'est fait pincer», ai-je aussitôt pensé. Mais la porte s'est ouverte sur Otto, qui a dit en souriant: «Je viens avec vous!»

Tout à ma joie de retrouver Otto, je n'ai pas pensé tout de suite que nous n'avions pas de titre de permission pour lui. C'était sept heures du soir. J'ai assuré à Otto que tout était en ordre et que je lui trouverais des papiers à lui aussi. J'ai pris un peu d'argent et suis retourné à pied à la caserne en quête du document manquant.

L'aller s'est déroulé sans encombre car ce n'était pas encore l'heure du couvre-feu, mais le retour serait une autre paire de manches. Le secrétaire non plus ne m'a posé aucun problème: une fois qu'il a vu que j'avais de

l'argent, il a aussitôt établi le quatrième titre de permission. Le retour, par contre, m'a valu une belle frayeur. Je savais que des chars russes bloquaient le bout de l'Üllői-Strasse. Le cœur battant, j'ai avancé d'un pas rapide dans la rue plongée dans l'obscurité, en plein milieu, car il n'y avait aucune voiture. Personne n'était assez fou pour s'aventurer dehors si tard. Il n'y avait aucun éclairage dans la rue car tous les lampadaires avaient été criblés de balles. J'ai entendu derrière moi une voiture s'approcher. Une ambulance de la Croix-Rouge, qui s'est arrêtée à ma hauteur. Ses occupants m'ont demandé ce que je faisais si tard dans la rue – il était maintenant presque minuit – et je leur ai raconté que je rentrais à la maison, chez ma mère malade. Ils m'ont passé une blouse blanche de médecin et un brassard orné d'une croix rouge, m'ont fait asseoir à leurs côtés et emmené sans encombre à la Basilique de Saint-Étienne, à travers le barrage des blindés soviétiques. Dans la vie, le talent et le courage ne suffisent pas toujours. Il faut aussi une bonne dose de chance pour atteindre son but.

À l'aube du 16 décembre, par un petit matin brumeux, quatre jeunes hommes et une jeune femme sont montés dans le train à la Gare de l'Ouest, tremblant à l'idée que leur plan échoue, mais aussi pleins d'espoir. Ils embarquaient pour un avenir aux contours encore bien incertains. Laci S. et sa femme Magdi, Miklós S., mon ami Otto R. et ma modeste personne. Au moment de présenter nos papiers, tout s'est passé sans problème. Les titres de permission étaient authentiques. Il faisait nuit lorsque nous sommes arrivés à Magyaróvár. De là, il nous restait 6 à 8 km de marche jusqu'au village où vivait l'oncle. La chance nous a souri à nouveau: un camion, qui appartenait à une unité de gardes-frontières, nous a emmenés jusqu'au village, tout proche de la frontière. Les camarades ont pris congé en nous souhaitant une belle fête du cochon.

Enfin, nous avons trouvé la petite ferme et salué ses habitants médusés. À notre grande consternation, Oncle Józsi était affalé sur le lit, complètement saoul. Nous avons alors pensé que notre fuite s'arrêtait là pour la journée. Mais nous nous trompions du tout au tout. Oncle Józka nous a assuré qu'il allait nous faire passer la frontière le soir même, car il trouve-

rait encore mieux le chemin éméché que sobre. Nous avons mangé et bu et nous sommes réchauffés un peu avant de nous remettre en route dans la nuit brumeuse de décembre. Oncle Jóska nous précédait en titubant et nous le suivions en file indienne. Sans mot dire, retenant notre souffle, nous avons parcouru des champs labourés. Nous sommes passés tout près de la caserne illuminée des gardes-frontières, suffisamment près pour voir leurs chiens. Très inquiets, nous suivions oncle Jóska, qui a dit d'un ton apaisant: «Ne vous en faites pas! Personne n'imagine que quelqu'un aurait l'audace de passer la frontière ici, à deux pas de la caserne.»

Et il avait raison. Soudain, dans la nuit d'encre, la lumière d'un lampadaire est apparue au loin. Notre guide s'est arrêté brusquement et, se tournant vers nous, nous a dit: «Vous voyez la petite lumière? C'est déjà l'Autriche. Il n'y a plus qu'un kilomètre et demi jusqu'à Andau. Une fois là-bas, vous trouverez le chemin tous seuls.»

Nous avons pris congé du vieil oncle et lui avons donné tout notre argent hongrois (dont nous n'aurions de toute façon plus besoin) avant de poursuivre notre route en direction de la lumière, la lumière de notre liberté. Alors que nous arrivions enfin au lampadaire, nous sommes tombés sur une paysanne qui portait un fichu. Je lui ai demandé si elle pouvait nous indiquer à quelle distance se trouvait la frontière. Comment décrire notre bonheur lorsque nous avons constaté que la vieille femme ne comprenait pas le hongrois. De joie, nous nous sommes enlacés et embrassés. Comme nous étions encore naïfs à ce moment-là! Nous sommes arrivés dans une énorme halle de gymnastique surpeuplée. À peine nous étions-nous assis pour nous remettre un peu de nos efforts et de nos émotions qu'un grand Américain jovial s'est approché de nous. J'étais le seul à savoir bredouiller quelques mots d'anglais. Il nous a expliqué qu'il était un pasteur baptiste américain et qu'il voulait nous aider. «Pourquoi nous?», lui avons-nous demandé, étonnés. J'ai réussi à comprendre que les soldats étaient internés durant un moment, le temps de vérifier s'ils étaient des taupes ou non. La peur nous a repris. Notre répit avait été de courte durée. Le pasteur nous a rassurés et conseillé de nous débarrasser de nos uni-

formes. Il nous procurerait des vêtements civils et nous ferait quitter cet endroit le soir même, car nous avions déjà attiré l'attention des douaniers. Nous nous sommes débarrassés de nos vestes dans les latrines, des vestes en treillis flambant neuves que nous avons revêtues spécialement pour notre expédition, et nous avons passé les vêtements civils que l'on nous avait donnés. Chacun a enfilé ce qu'il avait reçu. Dans l'obscurité, nous ne voyions pas ce que nous enfilions. J'étais le plus petit et il ne restait plus que des vêtements féminins pour moi. Nous avons manqué d'étouffer de rire en découvrant nos accoutrements respectifs. Nous sommes montés dans la merveilleuse voiture américaine bien chauffée du pasteur, qui nous a ordonné de détruire et de jeter par la fenêtre tous les papiers et les photos que nous avions emportés. Nous sommes arrivés à Eisenstadt à l'aube et avons enfin pu nous endormir.

On nous a réveillés dans l'après-midi pour nous donner à boire et à manger, et nous avons aussi reçu un petit paquet contenant des produits d'hygiène. Nous avons décliné notre identité et reçu notre permis de réfugié gris. Le mien était le plus intéressant car il portait un grand «J» sous la rubrique «religion», J pour Juif, comme à l'époque nazie. Bienvenue dans le monde libre! Un goût amer dans la bouche, j'ai grimpé avec les autres dans le train qui allait nous amener vers l'ouest.

De toute ma vie, je n'avais encore jamais franchi les frontières de la Hongrie, ni même de Budapest d'ailleurs. Et ma première impression de l'Autriche, c'était ce «J». Cette lettre, si insignifiante et pourtant si explicite, allait conditionner ma personnalité et mon caractère, ma façon consciente et inconsciente de vivre ma judéité. Ma vision idyllique de l'occident libre s'est évanouie d'un seul coup.

La première nouvelle venant à mes oreilles provient d'un autre champ de bataille, qui me semble bien plus important que la révolution hongroise.

Nasser, le président égyptien, nationalise le canal de Suez et bloque le passage aux navires israéliens. Les troupes anglaises et françaises attaquent l'Égypte, tandis que l'armée israélienne occupe la péninsule du Sinaï. Les An-

glais et les Français rappellent leurs troupes sous la pression des USA, de l'Union soviétique et de l'ONU. Israël doit se retirer du Sinaï. Avec cette victoire politique de Nasser prend fin le premier acte de la tragédie sans fin du conflit au Proche-Orient.

À L'AUBE D'UNE NOUVELLE VIE

Il y a un gouffre entre ce que l'on rêve, ce que l'on s'imagine, ce que l'on se met en tête jour après jour, année après année, et ce qu'il se produit ensuite effectivement. Rêve et réalité ne font pas bon ménage. Toute la nuit, le train qui roule vers notre avenir est balloté de part et d'autre. Mais ceux qui voyagent à son bord n'ont pas payé leur billet et se moquent bien des conditions de transport. Ils n'ont aucune contrainte horaire, car ils ont attendu plus de dix ans pour pouvoir emprunter cette ligne. Ils ne sont donc pas à une ou deux heures près. Le lendemain, nous sommes néanmoins arrivés à Linz puis, en empruntant un train de banlieue, à Ebelsberg. Le camp d'Ebelsberg n'avait rien de transcendant. Il était rempli de gens braillant et trottant d'un air affairé qui attendaient déjà depuis novembre de pouvoir partir dans leur pays d'accueil. Il y avait là la fine fleur de la société: les détenus qui s'étaient échappés lors de l'ouverture des prisons hongroises, qui avaient été les premiers à quitter le pays; ceux qui étaient venus pour suivre les autres, des jeunes, des vieux, des hommes et des femmes. Je ne me sentais pas à l'aise parmi eux.

Quelques jours après notre arrivée, nous avons appris que des Juifs auraient été lynchés dans le camp une semaine auparavant. Un jeune type l'a raconté à mon ami Otto à la toilette du matin, alors que j'étais juste à côté. Effrayé, Otto s'est penché vers moi et m'a chuchoté d'un air désespéré: «Je t'en supplie, enlève ta chaîne!» Au bout de la chaîne que je portais autour du cou se balançait une étoile de David. J'ai fait asseoir mon ami à côté de moi et j'ai tenté de lui expliquer ce qu'être juif signifiait.

«Otto, même si j'enlève l'étoile de David, je ne cesse pas pour autant d'être Juif. Tu crois que sans cette étoile, on ne voit pas que je le suis? Être

Juif, c'est un état, on ne peut pas s'en débarrasser comme ça. Être Juif, c'est une vocation. Cela fait des siècles, des millénaires que nous sommes persécutés. Pourquoi?»

Selon le christianisme, Jésus a fondé la foi chrétienne et, du même coup, le «nouvel Israël». Le judaïsme, le «vieux Israël», n'était pas disposé à accepter ce nouveau dogme. Il signait là un terrible affront contre le christianisme et devenait par là même un bouc émissaire naturel, auquel on pouvait attribuer chaque fiasco de l'establishment, chaque catastrophe naturelle et chaque frustration subie par un peuple. La peste, les fontaines empoisonnées, le manque d'argent, les guerres, les divorces, et la liste est encore longue. Car il n'y avait, il n'y a aucune raison au monde de ne pas accuser les Juifs, de ne pas les tourmenter, les persécuter ou les assassiner.

L'antisémitisme ne finira jamais car on aura toujours besoin d'un bouc émissaire. Le Juif est par nature une cible idéale. Parce que les Juifs ont refusé d'embrasser la nouvelle religion, ils ont tout fait pour leur rendre la vie insupportable. On les a exclus de la vie normale, on leur a fermé les portes de certaines professions, on leur a assigné des zones d'habitation, on les a affublés de marques stigmatisantes, on les a pourchassés et expulsés. Il existe d'autres peuples qui ont eu un destin semblable. Ceux-là se sont résignés à leur sort ou ont été exterminés. Mais rien, ni l'inquisition, ni la christianisation forcée, ni les croisades, rien n'est venu à bout de mon peuple. Ces persécutions, ces discriminations ont fait naître la résistance chez les Juifs. Pas une résistance physique, mais intellectuelle. Ce qui n'est pas interdit est permis. Et ce qui est permis peut être développé. Ils ont appris. Ils ont pratiqué le commerce. Ils ont étudié. Par contrainte, ils ont commencé à voyager. Et finalement qu'est-il advenu? Ils sont devenus médecins, astronomes, savants, banquiers. Conseillers des rois et des empereurs, administrateurs de leur fortune. Mais lorsque le roi martyrisait son peuple, il le faisait par l'intermédiaire des Juifs, car c'étaient eux qui recouvraient ses créances. Lorsqu'une épidémie survenait, c'était la faute des Juifs, car c'étaient eux les médecins. Lorsqu'une sécheresse se produisait, ou au contraire une inondation, c'était encore la faute des

Juifs, car c'étaient eux les astronomes, les savants, qui auraient dû la prévoir. On le voit bien, il y avait, il y a toujours une bonne raison de frapper les Juifs. Partout où ils sont allés, ils ont marqué l'essor de la vie commerciale ou culturelle. Mais lorsqu'il se passait quelque chose d'anormal, les Juifs étaient offerts en victime et pouvaient alors être pillés, rançonnés, expulsés ou même tués sur-le-champ. Leur instinct de survie a appris à nos ancêtres à l'enseigner à leurs enfants avec encore plus de force, encore plus d'insistance. Tu me traiteras peut-être de chauvin, mais pense à tout ce que le judaïsme a donné au monde!

Après avoir entendu parler du lynchage, j'ai eu une idée. Le jour même, nous sommes allés au bureau de l'Agence juive, à Linz, demander que l'on nous fasse sortir du camp. J'ai appris à Otto une prière juive et l'ai fait passer pour mon cousin. Le préposé était indigné par le grand «J» dans mon permis. Surpris, il m'a demandé :

«Mais tu as dit que tu étais juif?»

Je n'ai pas tout de suite compris sa question. Il m'a alors expliqué que l'on conseillait aux Juifs de ne pas révéler leur confession à la douane. Je ne savais rien de cela et même si cela avait été le cas, je n'aurais pas tu mon appartenance. Même en danger, je n'ai jamais renié ma foi. On nous a envoyés dans une pension privée très confortable, au centre-ville, où on nous a donné une jolie petite chambre avec pension complète. Nous recevions même de l'argent de poche chaque semaine. Nous vivions comme des rois. La première chose que j'ai achetée avec cet argent a été un dictionnaire hongrois-allemand pour pouvoir parler avec les gens et demander des informations en allemand, si besoin était.

Il nous restait même suffisamment d'argent pour aider nos amis restés au camp d'Ebelsberg. «Otto, permets-moi de revenir brièvement à notre discussion de la semaine dernière.»

À bien y réfléchir, j'arrive à la conclusion que l'antisémitisme est le fruit d'une frustration. Ceux qui sont insatisfaits d'eux-mêmes ont besoin de quelqu'un à qui attribuer cette insatisfaction. Prenons par exemple notre propre

cas: nos «amis» restés au camp ne sont-ils pas un peu jaloux de notre situation plus enviable? Nous sommes à l'hôtel, nous mangeons bien, nous avons assez d'argent. – Et alors? Que crois-tu que cela provoque en eux comme sentiment? Les Juifs s'en sortent toujours mieux que nous. D'une manière ou d'une autre, ils se sont de nouveau bien débrouillés. Ils ne pensent pas une minute que ma situation, je la dois aux autres Juifs dans le monde qui ont donné de l'argent pour éviter aux réfugiés juifs de se faire lyncher dans les camps!

Tu comprends pourquoi je n'enlève pas mon étoile de David? Je ne suis pas sûr que tu puisses vraiment comprendre mes sentiments et mes réflexions. Seul quelqu'un dont le sang qui coule dans ses veines a été marqué par des millénaires de souffrances et de persécutions peut vraiment comprendre. C'est un fait. Je ne le prends pas mal lorsqu'on dit que nous sommes différents. Car nous sommes réellement différents. Parce que nous sommes le seul des peuples de l'Antiquité à avoir reçu de Dieu les dix commandements (ce qui est d'ailleurs une mauvaise traduction, car il s'agit des dix paroles en hébreu). En les recevant, nous sommes devenus les «élus».

Nous avons diffusé sa parole sur Terre, cette parole qui, aujourd'hui encore, est le code moral par excellence. Mais cela ne signifie pas que d'autres peuples ou d'autres personnes peuvent s'arroger le droit de justifier l'antisémitisme. Otto, beaucoup d'eau coulera encore dans le Danube, le Rhin ou le Jourdain jusqu'à ce que l'humanité admette que la seule façon de survivre à notre vie terrestre sans nous anéantir mutuellement est de nous traiter avec tolérance et compréhension et d'accepter le fait qu'il puisse y avoir différentes opinions, langues et religions. Le jour où nous comprendrons cela, et l'accepterons sans compromis, alors... alors le Messie viendra et nous délivrera tous.

Il était temps pour nous de réfléchir à l'endroit où nous voulions aller. Quel était le pays dans lequel nous voulions vivre, mais surtout qui accueillait encore des réfugiés? Pour moi, ce n'était pas un problème. Israël était mon premier choix. Je me suis rendu au consulat pour obtenir une autorisation d'immigrer. Mais l'employé au guichet était mal informé et a fait échouer mon projet. En effet, il a opposé un refus à ma demande de

dispense d'un ou deux ans de service militaire, vu que je venais d'en sortir et que je souhaitais me consacrer à mes études. Comme je l'ai appris plus tard, cette requête aurait dû être acceptée. Ma deuxième option était la Suisse, où vivait la cousine de ma mère depuis plus de vingt ans. Mais le quota était déjà atteint pour ce pays, plus personne n'était admis.

J'ai écrit une lettre à tante Klári pour me plaindre de mon sort. Elle m'a répondu de ne pas m'inquiéter et que son mari suisse réglerait le problème. Je devais juste être patient. Otto voulait émigrer en Angleterre, où vivait l'aîné de ses cousins. Laci S. et sa femme avaient déposé une demande pour le Canada, et Miklós S. pour la France. Notre petit cercle d'amis était condamné à se disperser aux quatre coins du monde. Mais en attendant notre départ, nous avons saisi chaque occasion d'être ensemble et de profiter de notre nouvelle liberté. Pour le Nouvel An 1956, le premier que nous allions vivre en liberté, Otto et moi avons invité nos amis, qui étaient toujours coincés au camp. Installés autour d'une belle table dans la petite salle à manger, nous nous sommes régalés d'un festin de roi. Le juke-box du restaurant diffusait de la musique sur laquelle nous avons dansé à tour de rôle avec la seule femme de notre groupe, l'épouse de Laci. Nous avons terminé la soirée par une promenade.

Otto a été le premier de nous cinq à recevoir son visa pour l'Angleterre. Otto, avec qui j'avais passé les 15 derniers mois, de jour comme de nuit, dans les bons comme dans les mauvais moments. J'ai pris congé de lui le cœur lourd.

Nos yeux brillaient de larmes jusqu'à ce que le train qui l'emmenait disparaisse dans la nuit. Après le départ d'Otto, je ne voulais pas rester seul à la pension et j'ai donc demandé à être transféré dans un camp qui accueillait d'autres Juifs. C'est là, en agréable compagnie, que j'ai attendu impatiemment mon autorisation de voyager. Mon séjour au camp n'a pas duré longtemps puisque le matin du 10 février, le jour de mon 22^e anniversaire, j'ai reçu une lettre de tante Klári. Le plus beau cadeau qu'on puisse imaginer: mon autorisation d'entrer sur le territoire suisse, un billet de train pour Lucerne et dix francs suisses pour le voyage. Je ne pouvais

pas rester une minute de plus au camp. Le soir même, Laci et les autres m'ont accompagné à la gare. Après de longues embrassades, rempli d'espoir et d'élan juvénile, je suis monté dans le train qui m'emmenait vers l'inconnu, vers ma nouvelle patrie.

LE CHEMIN DE LA RECONSTRUCTION

Trop excité, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai contemplé la nuit par la fenêtre et attendu que nous atteignions la frontière suisse. Le lendemain matin, on me fit descendre du train à Buchs, la première gare en Suisse. J'avais très peur que l'on m'empêche d'aller plus loin. Mais après un examen médical approfondi, j'ai pu remonter dans le train et poursuivre ma route.

Les montagnes enneigées, les vallées saupoudrées de neige défilaient devant la fenêtre de mon compartiment et m'occupaient quelque peu, distraction bienvenue durant ce long et fatigant voyage.

En début d'après-midi, je suis arrivé à Lucerne. Personne ne m'attendait car ma tante ne pensait pas que j'arriverais avec ce train-là. Je suis sorti de la gare et la magie de la ville enneigée s'est déroulée devant mes yeux. Mais épuisé comme j'étais, je n'avais pas la force d'en jouir pleinement. Je voulais arriver chez tante Klári, à la Schubertstrasse, le plus vite possible. Suivant les renseignements d'un policier très cordial, j'ai pris le tram de la ligne 10, qui m'a déposé presque devant la maison. Tante Klári et tante Rosa m'ont accueilli à bras ouverts. J'ai mangé et bu quelque chose, avant de pouvoir enfin prendre un bain. Mes cousins Rolf et Steffi nous ont rendu visite en fin d'après-midi, et j'ai même pu discuter avec eux car ils parlaient très bien le hongrois. Le mari de tante Klári, Franz, est rentré le soir. C'était un homme grand, très imposant et sympathique. Il m'a placé à ses côtés et j'ai dû, avec l'aide de ma tante qui jouait les interprètes, lui raconter mes aventures en Autriche et à Budapest. Nous sommes restés ainsi à discuter jusque tard dans la nuit. Avant de me souhaiter bonne nuit, il m'a dit: «Si je ne me trompe pas, tu avais ton anniversaire hier, non? Est-ce

que tu as une montre?» Et avant même que j'aie pu lui répondre, il a ôté sa montre de son poignet, me l'a tendue et m'a dit, à mon grand étonnement: «Mazel tov!» J'étais si ému que j'ai à peine pu articuler un remerciement.

C'était ma première rencontre avec un Suisse, et j'allais bien vite me rendre compte à cet égard que Franz n'était pas forcément représentatif du reste de la population. Un Suisse typique n'amène pas le «deshonneur» sur sa famille. Lui, catholique pratiquant, est tombé amoureux d'une musicienne juive hongroise et l'a épousée. Sans cérémonie religieuse, à Budapest en 1935. Je l'aimais beaucoup. Il était né en 1904, comme mon père. À l'initiative de Rolf et Steffi, il a été d'accord pour que je l'appelle «Papi», comme ses enfants. C'est ainsi que je l'appelle encore aujourd'hui.

Mon premier jour à Lucerne, tant Klári m'a amené au grand magasin Nordmann, où Papi était chef de rayon. Le magasin offrait une tenue complète à chaque réfugié qui arrivait à Lucerne. On m'a rhabillé de pied en cap, ce qui du reste était tout à fait indispensable, car on pouvait difficilement qualifier de «vêtements» la tenue que je portais à mon arrivée. En effet, j'avais pour toute garde-robe un pantalon de ski pour femme, des bottes à lacet, un pull-over troué et un manteau mi-long. Désormais, j'avais de nouveau l'air civilisé.

Durant ma première promenade à Lucerne, je m'extasie sur les splendides montagnes qui m'entourent, sur le lac où nagent des cygnes majestueux, où de petits enfants nourrissent les mouettes. Une chose m'impressionne en particulier: ici, les gens ne courent pas, ne se bousculent pas et ne crient pas. Les vitrines brillent, remplies d'objets merveilleux. Des appareils photo, des montres! Des bijoux, des récepteurs radio, des appareils à musique et... des voitures! Je ne sais plus où donner de la tête. Toutes ces nouvelles choses merveilleuses me donnent le tournis.

Nous nous asseyons dans un splendide salon de thé et commandons un café accompagné d'une part de tourte. Et quelle tourte! Je rentre à l'appartement encore étourdi de mes découvertes. L'après-midi, je retourne seul en ville, car je ne me lasse pas de revoir encore et encore tout ce que j'ai aperçu le matin même. Le *Kapellbrücke*, un très vieux pont au toit de



Mariage religieux
à Lucerne avec
Eva Fischer,
16 août 1958.



Mariage civil à
Paris, 10 août 1958.



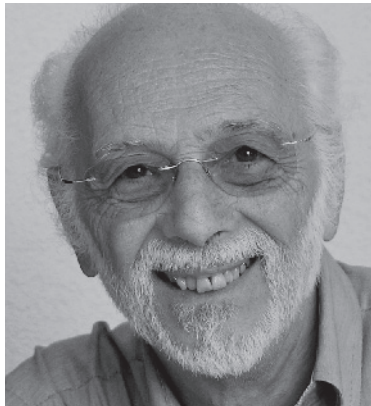
Les frères André
et Nikolaus
avec leur mère,
Klewenalp,
juin 1958.



André et
Nikolaus Sirtes,
Lucerne,
vers 1958.

bardeaux qui sépare la rivière Reuss du lac depuis le XIV^e siècle. Les vénérables maisons de la vieille ville, qui remontent aux XV^e et XVI^e siècles. Lors de ma promenade, je suis frappé de voir à quel point la vie des gens d'ici est tranquille et sereine.

Depuis des siècles, il n'y avait plus eu de guerre. Les gens d'ici ne savent même pas ce que c'est! Ils ne savent pas ce que c'est d'avoir peur, de courir dans un abri, de se cacher, d'avoir faim. Les Juifs d'ici ne savent pas ce que c'est de porter l'étoile juive, de perdre ses parents, ses frères et sœurs et jusqu'au dernier des droits humains. Quelle vie c'était là! ... le paradis! ... se pourrait-il que moi aussi j'y aie droit?



André Sirtes, mars 2013.

ANDRÉ SIRTES

UNTERWEGS

André Sirtes wurde im Februar 1935 als Endre (André) Stern in Budapest geboren. Seine Eltern, Károly und Margrit, waren arm und mussten oft umziehen. Im Jahre 1935 eröffneten sie eine Stofffärberei und chemische Reinigung. Nach schwierigen Jahren verbesserte sich die Lage der Familie allmählich. Ein zweites Kind, Miklós (Nikolaus), kam 1937 zur Welt. Das Geschäft hatte einen guten Ruf und zog neue Kunden an; dies ermöglichte es ihnen, zwei zusätzliche Kräfte – Herrn und Frau Beér – für Bügelarbeiten einzustellen.

Die Verbreitung des Nationalsozialismus und des Antisemitismus sind in André Sirtes' Lebensbericht eingeflochten. Diese Entwicklungen beunruhigten Károly Stern so sehr, dass er die für die Auswanderung seiner Familie nach Madagaskar nötigen Dokumente beschaffte. Seine Frau war jedoch nicht bereit, ihre Mutter, ihre Brüder und Schwestern zurückzulassen. Aus diesem Grund blieben sie in Budapest.

Endre verbrachte eine glückliche und sorgenfreie Jugend. Eine gewisse Unruhe machte sich bei ihm breit, als sein Vater im November 1942 zur Zwangsarbeit herangezogen wurde und von seiner Familie Abschied nehmen musste. Schon zwei Monate später galt er in der Ukraine als verschollen. Dies bewog seine Frau dazu, eine mögliche Konversion zum Protestantismus für sich und ihre Kinder ins Auge zu fassen, aber der kleine Endre weigerte sich.

Die deutsche Besetzung Ungarns im März 1944 zwang die Familie Stern, ihr Haus zu verlassen und zu einem Onkel in ein sogenanntes «Judenhaus» zu ziehen. Endre und sein Bruder durften die Schule nicht mehr besuchen. Nach der Machtübernahme der Pfeilkreuzler, der ungarischen Nazipartei, im Oktober 1944 verschlechterte sich die Lage zusehends. Endres Mutter wurde in einer Ziegelei in Obuda dienstver-

pflichtet und dann auf einen «Todesmarsch» in Richtung Westen getrieben. Sein Bruder und er kamen in ein Lager an der Kolombusz-Strasse. Das Ehepaar Beér, das sich mittlerweile um den Laden kümmernte, half ihnen regelmässig. Als ihnen Anfang Dezember die Flucht aus dem Lager gelang, fanden sie bei Herrn und Frau Beér Unterschlupf.

Ihr Onkel Tibi brachte sie in einem unter Schweizer Schutz stehenden Haus im internationalen Ghetto unter. Ihre Lage blieb prekär, denn Pfeilkreuzlerbanden trieben sie aus dem Haus und zum Donauufer, wo die Erschiessungen schon begonnen hatten. Das Geheul einer Sirene vertrieb die Mörder und Endre entrann dem Tod um Haaresbreite.

Am Ende des Krieges wurden die beiden Stern-Kinder wieder mit ihrer Mutter vereint, die die Lagerhaft in Dachau überlebt hatte. Sie besuchten ein Internat in Szeged, im südlichen Teil Ungarns. Als die Internatsschüler die Erlaubnis bekamen nach Palästina auszureisen, wollte Endre die Gelegenheit ergreifen, aber im Gegensatz zu Endre waren weder seine Mutter noch sein Bruder gewillt, Ungarn zu verlassen.

Die Familie kehrte nach Budapest zurück und fand ein leeres Atelier vor; die Maschinen waren nicht mehr da. Einmal mehr konnten sie sich auf die Hilfe des Ehepaars Beér verlassen. Endre und sein Bruder traten ins Jüdische Gymnasium an der Abonyi-Strasse ein, dieselbe Schule, die auch Theodor Herzl einst besucht hatte. Zwei Ereignisse aus dieser Zeit haben sich ihm für immer eingepägt; der Unfall, der seinen Bruder einen Arm kostete, und seine eigene Bar Mitzwa in der Synagoge an der Csaki-Strasse.

Das kommunistische Regime erfasste zunehmend alle Lebensbereiche der Gesellschaft, und der Antisemitismus nahm wieder zu. Vor diesem bedrückenden Hintergrund beschloss er seinen Namen von Stern zu S(z)irtes zu ändern. Er fand eine Anstellung in einem Textilbetrieb und wurde 1955 in die Armee eingezogen. Nach der Niederschlagung des Ungarischen Volksaufstands 1956 beschloss er, zusammen mit Freunden Ungarn definitiv zu verlassen, was ihnen denn auch gelang, da sie gefälschte Papiere hatten.

In Österreich erhielt er einen Flüchtlingsausweis. Dieses Dokument war mit dem Buchstaben «J» versehen. «Willkommen in der freien Welt!!!» rief er ungläubig. All das löste bei ihm ein Nachdenken über das Judentum und den Antisemitismus aus. Das Ortsbüro der Jewish Agency half ihm, ein Zimmer in einer Pension im Zentrum von Linz zu finden.

Als endgültiges Auswanderungsziel wurde zunächst Israel in Betracht gezogen. Allerdings wies das israelische Konsulat sein Begehren ab, weil er um Befreiung vom Militärdienst für 1–2 Jahre gebeten hatte. Die Schweiz war an zweiter Stelle, da eine Cousine seiner Mutter seit über 20 Jahren dort wohnte. Die Einreisegenehmigung traf an seinem 22. Geburtstag ein; beigelegt war eine Bahnkarte. Seine Geschichte endet mit seiner Ankunft in Luzern und der Aufnahme durch seine neue Familie.

ANDRÉ SIRTES

ALONG THE ROUTE

André Sirtes was born in Budapest in February 1935, as Endre (Andrew) Stern, to Károly and Margrit. His parents were poor and often forced to move. In 1935 they opened a dye works and drycleaning store. After many difficult years, their situation gradually improved. Miklós (Nicholas), their second child, was born in 1937. Their business had a good reputation and attracted new clients, which made it possible for them to hire two more people (Mr. and Mrs. Beér) to do the ironing.

André Sirtes' narration of his life is intertwined with a description of the spread of Nazism and anti-Semitism. These developments were so worrisome for his father that he gathered the necessary documents for his family to relocate in Madagascar. However, his wife was not keen on leaving her mother, brothers, and sisters behind. For this reason they remained in Budapest.

Endre describes his childhood as happy and carefree. A brief feeling of anxiety came over him when his father was conscripted into forced labor and had to part from his family in November 1942. Two months later he was reported missing in the Ukraine. After that, his wife considered converting to Protestantism with her children, but young Endre refused.

After Nazi Germany occupied Hungary, the Sterns had to leave their home and move in with an uncle. His home was a designated «Jewish house». Endre and his brother were banned from attending school. When the Arrow Cross party (the Hungarian Nazis) came to power after October 1944, the situation deteriorated even further. Endre's mother was conscripted for work at a brick factory in Obuda before being sent on a «death march» to the West. He and his brother ended up in a camp on Kolombusz Street. Meanwhile, the Beérs, who had taken care of the

store, looked after them regularly. When they escaped from the camp in the early days of December, Mr. and Mrs. Beer readily took them in.

Their uncle Tibi hid them in a house under Swiss protection within the international ghetto. They were still in danger, because their home was raided by an Arrow Cross gang; the residents were driven out and lined up on the banks of the Danube, where the first victims were shot. But a siren's wailing sound frightened the murderers away, and Endre narrowly escaped death.

After the end of the war, the two Stern children were reunited with their mother who had survived Dachau. They moved into a boarding school in Szeged in southern Hungary. When the boarders were granted permission to leave for Palestine, both Endre's mother and brother, unlike Endre, were unwilling to leave Hungary.

The family returned to Budapest only to find that the tailor shop had been emptied of all its equipment. Once again the Beér's were there to help. Endre and his brother entered the Jewish gymnasium on Abonyi Street, the same school which Theodor Herzl had attended. Two events of this period remain forever carved in his memory: an accident in which his brother lost one arm, and his own Bar Mitzvah in the Csaki Street synagogue.

The Communist regime consolidated its hold on society, and anti-Semitism was on the rise again. These developments weighed Endre down, and they prompted his name change from Stern to S(z)irtes. He found a job in a textile factory and joined the army in 1955. After suppression of the 1956 Hungarian uprising, he and some friends made plans to leave Hungary for good. They succeeded, thanks to their forged identity papers.

In Austria Endre was issued a refugee identity document. Much to his disbelief, his document bore the letter «J». «Welcome to the free world!», he exclaimed. All this made him to think about Judaism and anti-Semitism. The local branch of the Jewish Agency helped him find a room in a guesthouse right in the heart of Linz.

Endre's choice for permanent settlement was Israel. Yet his application was rejected by the Israeli Consulate, because he asked to be exempted from military service for one or two years. Switzerland was his second option, since a cousin of his mother's had lived there for more than 20 years. Endre was permitted entry and granted a train ticket into Switzerland on his 22nd birthday. His mother and brother are able to leave Hungary for Switzerland in August 1957. André Sirtes' story ends with his arrival in Lucerne, where he was to meet his new family.